



Année académique 2017-2018

MASTER DE SPÉCIALISATION EN ÉTUDES DE GENRE

Chloé LEROY

LA PROSTITUTION ÉTUDIANTE

De la scène aux coulisses

Promoteur : David Berliner

Université libre de Bruxelles

Remerciements

Je remercie mon promoteur, David Berliner, d'avoir fait confiance à la juriste que j'étais et de m'avoir expliqué les fondamentaux de la sociologie afin que je puisse réaliser ce mémoire.

Je remercie Renaud Maes d'avoir partagé avec moi les résultats de ses propres recherches et de m'avoir fait part des pistes qu'il trouvait intéressantes. Je le remercie également pour ses délicieuses digressions au sujet d'Alexandra Kollontai.

Je remercie du fond du cœur les étudiantes qui ont accepté de répondre à mes questions. Elles m'ont ouvert les portes de leur intimité, de leurs secrets et de leurs doutes avec beaucoup de bienveillance. Je leur souhaite le meilleur pour l'avenir.

Pour la deuxième année consécutive, je remercie mon compagnon, Samuel Desguin, de m'avoir apporté son soutien indéfectible dans la réalisation de mon mémoire de fin d'études. Promis, cette fois-ci c'était le dernier.

Je remercie également mes parents de m'avoir invitée à revenir habiter leur maison durant ce caniculaire été 2018. J'avais oublié à quel point il était doux de vivre avec eux.

Enfin, je tiens à remercier les étudiant·e·s du Master de spécialisation en études de genre. Je garderai un souvenir éclatant de leur bienveillance, leur solidarité et leur humour. Je remercie également toutes les personnes qui se sont démenées afin que ce merveilleux Master puisse exister.

Table des matières

Introduction	4
Méthodologie	7
Présentation des témoins	10
Partie I – Le rôle de prostituée	12
Chapitre 1 – L’apprentissage du rôle	12
Chapitre 2 – La préparation en coulisse	14
1. La préparation physique.....	14
2. La préparation psychologique.....	16
Chapitre 3 – La représentation	21
1. L’acte non-sexuel.....	22
2. L’acte sexuel	27
3. Rester dans le personnage.....	31
Partie II – Le rôle de « non-prostituée ».....	33
Chapitre 1 - Le stigmatisme prostitutionnel.....	33
1. Le regard des étudiantes sur leur activité.....	33
2. Le regard extérieur sur leur activité	36
Chapitre 2 – La représentation mensongère	37
1. A qui mentir ?	37
2. Le mensonge au quotidien	40
3. L’impact du mensonge sur les relations sociales.....	43
Chapitre 3 – La vie sexuelle et affective	46
1. L’impact de la prostitution sur la vie de couple.....	46
2. L’impact de la prostitution sur la vie sexuelle	47
Chapitre 4 – Le projet d’études	49
Chapitre 5 – Tout arrêter ?	51
Conclusion.....	53
Bibliographie.....	57

Introduction

Septembre 2017. À l'occasion de la rentrée académique, le réseau de rencontre Rich Meet Beautiful lance une grande campagne de publicité près des campus des hautes écoles et universités belges. Son site web suggère le luxe et l'érotisme et propose de mettre en contact des « sugar babies », jeunes étudiant·e·s en besoin d'argent, et des « sugar daddies » ou « sugar mamas », hommes et femmes mûr·e·s prêt·e·s à les « accompagner ». Le scandale éclate : toute la Belgique semble découvrir le phénomène de la prostitution étudiante et prendre conscience de son ampleur. Le débat passionne la presse. Faut-il interdire les plateformes comme Rich Meet Beautiful ? Qui sont ces sugar babies ? Sont-ils/elles des étudiant·e·s en situation économique précaire, ou veulent-ils/elles s'acheter le dernier sac Vuitton ? Il apparaît rapidement que si les citoyen·ne·s n'ont qu'une vague idée de ce qu'est la prostitution étudiante, ils/elles projettent en revanche sur ce concept un certain nombre de fantasmes et de clichés. Ces préconceptions gagneraient à être confrontées aux résultats de recherches scientifiques sur le sujet.

Si la prostitution a depuis longtemps fait l'objet de nombreux travaux scientifiques, notamment dans le domaine de la sociologie (Matthews & O'Neill, 2003), les recherches sur la prostitution étudiante sont en revanche bien plus récentes et rares. Il existe cependant quelques études quantitatives menées au Royaume-Uni au cours de la dernière décennie (e.g. Roberts, Bergström & La Rooy (2007) ; Roberts, Sanders, Myers & Smith (2010) ; Roberts, Jones & Sanders (2013) ; Sagar, Jones, Symons, Tyrie, & Roberts (2016)), ainsi que l'ouvrage publié par Eva Clouet en France en 2008, qui a contribué à démystifier partiellement le phénomène (Clouet, 2008). En Belgique, si la prostitution étudiante est encore très peu analysée, deux études devraient toutefois paraître dans les mois à venir : l'une réalisée par Marielle Bruyninckx, Mélanie Dutrieux et Maureen Stienne, proposant une approche psychologique des motivations et du vécu des étudiantes prostituées, et l'autre réalisée par Renaud Maes, consistant en une enquête sociologique de la prostitution étudiante basée sur un échantillon d'environ 50 témoins.

Ces études contribuent à faire de la prostitution étudiante un champ de recherche scientifique à part entière, et à déconstruire les nombreux stéréotypes et fantasmes dont elle fait l'objet. Cependant, si l'activité prostitutionnelle étudiante et ses modes de fonctionnement sont de mieux en mieux analysés par les chercheur·euse·s, aucune étude sociologique n'a encore porté, à ma connaissance, sur son impact sur la vie sociale des étudiant·e·s prostitué·e·s. Cette question me semble cependant essentielle, car les relations sociales sont au cœur de nombreuses questions que pose la prostitution étudiante. Par exemple : cette activité prostitutionnelle est-elle systématiquement tenue secrète, et si oui, comment ? Quel est son impact sur le projet d'études ? Comment les étudiant·e·s se

comportent-ils/elles avec leurs client·e·s ? Et de manière plus générale, comment circulent-ils/elles à travers les répertoires multiples de leur existence (prostitution, études, couple, famille, amis...) ?

Le présent mémoire tentera de répondre à ces questions en se basant sur le cadre théorique de l'interactionnisme symbolique. Ce courant sociologique me semble particulièrement adapté pour répondre aux questions susmentionnées, car il s'intéresse à la vie quotidienne des acteurs sociaux (plutôt qu'aux structures ou systèmes), à leur rapport au monde et au sens qu'ils donnent à leurs actions (Le Breton, 2004). L'interactionnisme symbolique a d'ailleurs déjà servi de fondement théorique à diverses études sur le travail du sexe : Sanders (2005), notamment, a fait une remarquable utilisation des théories de Goffman et Hochschild (auxquelles je ferai également appel) afin d'étudier la manière dont les prostituées de rue se forgent une fausse identité et manipulent leur corps et leurs émotions pour se conformer à la demande de leurs clients.

Dans le cadre de ce mémoire, je mobiliserai plusieurs auteur·e·s s'inscrivant dans le courant de l'interactionnisme symbolique. Je me baserai principalement sur l'œuvre d'Erving Goffman, qui a consacré de nombreuses années à l'étude des interactions sociales au travers de la métaphore filée de la dramaturgie. Selon Goffman, les individus sont des acteur·rice·s : ils/elles jouent des rôles dans le cadre de représentations données devant un public. L'identité de l'individu n'est donc pas une donnée invariable, mais relève au contraire du contexte, chaque situation amenant l'acteur·rice à jouer l'un ou l'autre rôle (Goffman, 1973a). Les étudiantes seront donc envisagées, aux fins de la présente recherche, comme des actrices amenées à jouer le rôle de prostituée face à leurs clients, tout en continuant à jouer leur rôle de jeune femme « ordinaire » dans la vie privée : c'est ce que j'appellerai le rôle de « non-prostituée ».

Je fonderai également mon analyse théorique sur l'étude par Harold Garfinkel de ce qu'il a appelé le « cas Agnès » (Garfinkel, 2007). L'histoire de cette jeune femme intersexuée, élevée en tant que garçon dans les années 1940 et devant apprendre à l'âge de 19 ans l'ensemble des codes de la féminité, me permettra de mieux analyser l'apprentissage par les étudiantes des codes de l'activité prostitutionnelle. L'analyse par Arlie R. Hochschild (1983) du travail émotionnel presté par les hôtesses de l'air dans les années 1980 me fournira également plusieurs outils conceptuels utiles à la compréhension du rôle joué par les étudiantes prostituées pour répondre aux attentes des clients.

Outre l'interactionnisme symbolique, ma réflexion sera également nourrie par plusieurs articles relevant de la sociologie et de l'anthropologie de la prostitution. Je m'inspirerai de la manière dont leurs auteur·e·s font usage de leur matériau empirique pour construire une réflexion scientifique (notamment Aalbers (2005) ; Allison (2009) ; Chancer (1993) ; Darley (2007) ; Delory-Momberger (2008) ; Dorlin (2003) ; Pryen (2002) ; Mayer (2013) ; Sanders (2005)).

La présente recherche consistera donc à étudier les relations sociales des étudiantes prostituées au travers du prisme de l'interactionnisme symbolique. Elle s'opérera par le biais d'une enquête de terrain, constituée d'entretiens semi-directifs réalisés avec 7 étudiantes belges ayant exercé une activité prostitutionnelle. Ce matériau empirique me permettra d'apporter une réponse à la question de recherche suivante : « **Comment les étudiantes prostituées incarnent-elles et font-elles coexister les différents rôles sociaux de leur quotidien ?** ».

Afin de répondre à cette question en gardant pour fil conducteur l'interactionnisme symbolique, je structurerai ce mémoire sur base de la métaphore dramaturgique de Goffman. Après un bref exposé de la méthodologie utilisée dans cette recherche et une présentation des étudiantes qui y ont participé, j'analyserai successivement les deux principaux rôles de l'étudiante prostituée. La prostitution étudiante me semble en effet être un cas d'application tout à fait particulier de la dramaturgie, car la naissance de son rôle de prostituée fait instantanément naître chez l'étudiante un autre rôle, son « négatif » en quelque sorte : le rôle de « non-prostituée ». Dès l'instant où elle fait ses premiers pas dans cette profession stigmatisée, sa vie privée devient du même coup le théâtre d'une nouvelle représentation, au cours de laquelle elle doit rester elle-même et jouer son rôle habituel, dans une sorte d'autopersonnification d'elle-même (Goffman, 1973b). J'étudierai donc dans un premier temps le rôle de prostituée de l'étudiante (Partie I) et dans un second temps son rôle d'étudiante ordinaire, c'est-à-dire de « non-prostituée » (Partie II).

Méthodologie

Ma recherche se base sur des entretiens semi-directifs réalisés avec des étudiantes prostituées ou ayant fait l'expérience de la prostitution. J'ai voulu que mon échantillon soit composé de profils similaires, afin de pouvoir au mieux identifier les éléments récurrents au sein des témoignages. C'est pourquoi j'ai exclu les hommes de ma recherche et me suis concentrée sur la prostitution, en excluant les autres pratiques sexuelles ou érotiques telles que le « téléphone rose » ou les photos de charme.

Une fois fixées les limites de mon échantillon, il a fallu que je trouve des étudiantes acceptant de me parler de leur activité prostitutionnelle. Ma première démarche a été de publier un appel à témoignages sur Facebook : ce message a été relayé plus de quatre-vingt fois, mais ne m'a permis d'obtenir aucune réponse. J'ai ensuite décidé d'appeler tous les salons de massage tantrique de Bruxelles dont le site web me laissait penser que les services proposés étaient de nature sexuelle. La plupart des gérantes de ces salons m'ont toutefois répondu, comme je m'y attendais, qu'elles n'engageaient pas d'étudiantes. Si cette démarche s'est révélée infructueuse (bien que plusieurs propriétaires des salons de massage m'aient proposé un stage dans leur établissement), l'une de mes interlocutrices m'a cependant conseillé de me rendre sur le site Quartier Rouge, qui rassemble énormément de petites annonces à caractère sexuel, allant du libertinage à l'escorting. J'ai effectué une recherche avec le mot-clé « étudiante » sur ce site, et ai trouvé des centaines d'annonces d'étudiantes offrant des services sexuels contre rémunération.

J'ai alors entrepris de contacter ces étudiantes (par téléphone ou par email) en me présentant directement comme une étudiante effectuant un mémoire de fin d'études sur la prostitution étudiante et en leur demandant si elles accepteraient de me parler de leur activité de manière anonyme. J'ai contacté environ 80 étudiantes. Parmi celles-ci, 40 ne m'ont jamais répondu, 16 ont décliné ma proposition, et une vingtaine ont accepté de me rencontrer ou de m'appeler afin de répondre à mes questions. Cependant, seuls 7 entretiens ont bel et bien eu lieu : en effet, près d'une quinzaine de filles, après avoir accepté de me parler, n'ont plus répondu à mes messages ou à mes appels. Interprétant leur silence comme un refus, je n'ai pas insisté et ne les ai plus recontactées. Il est difficile de connaître la cause de ces désistements : peut-être ces étudiantes n'ont-elles pas osé m'opposer un refus, ont-elles pris peur à l'idée de parler de leur expérience prostitutionnelle, ou n'ont-elles simplement plus eu le temps ou l'envie de répondre à mes questions.

Parmi les sept entretiens que j'ai réalisés, trois ont eu lieu sur Skype sans caméra : ces étudiantes craignaient que je les reconnaisse ou que nous ayons des ami·e·s commun·e·s et refusaient de

dévoiler leur visage ou leur identité. Deux autres entretiens se sont déroulés sur Skype avec la caméra, des difficultés organisationnelles empêchant une rencontre physique. Les deux derniers entretiens ont eu lieu face à face. Tous ces entretiens ont été enregistrés, avec l'accord des témoins, et ont fait l'objet d'une retranscription. Mon matériau total équivaut à une centaine de pages de témoignage.

Six des sept filles que j'ai interviewées font actuellement des études supérieures ; la septième, Tina, est propriétaire d'un salon de massage tantrique et a commencé sa carrière d'escort lorsqu'elle était étudiante. Toutes ont entre 20 et 30 ans. Mon échantillon n'a pas vocation à être représentatif : il est d'ailleurs limité par le fait que je n'ai recueilli que les témoignages d'étudiantes suffisamment à l'aise avec leur activité pour en révéler les détails à une inconnue. Les étudiantes qui voient leur activité prostitutionnelle sous un angle relativement positif sont donc probablement surreprésentées dans mon échantillon.

Les questions que j'ai posées aux étudiantes au cours des entretiens relevaient principalement de la dimension secrète de leur activité, de leur comportement avec les clients, de leur vie sexuelle et affective privée et de leur projet d'études. Ces thématiques constituaient un simple guide, qui a évolué au cours des entretiens et qui n'a pas une seule fois été suivi à la lettre. Je me suis inspirée de l'entretien compréhensif proposé par Kaufmann (2011) et ai adapté constamment mes questions à ce que mes interlocutrices venaient de dire. Je n'ai pas non plus hésité à donner mon opinion aux étudiantes qui souhaitaient la connaître, ainsi qu'à partager avec elles mes expériences personnelles et à faire preuve d'empathie lorsqu'elles me faisaient part d'épisodes douloureux de leur vie. Je pense en outre que mon statut de jeune étudiante a eu un impact important sur les récits qui m'ont été confiés : souvent, la conversation s'apparentait à une discussion complice entre amies.

La plupart des étudiantes que j'ai interviewées m'ont volontiers livré les détails de leur histoire personnelle. Quelques-unes, cependant, ont eu plus de mal à le faire : elles semblaient penser que ce qu'elles me disaient n'était pas intéressant pour ma recherche, ou n'osaient pas faire usage de termes à connotation sexuelle, de sorte qu'elles taisaient certaines parties de leur récit qui étaient pourtant d'un grand intérêt pour mon étude. Ma stratégie a alors consisté à les assurer (et leur répéter régulièrement au cours de l'entretien) que tout ce qu'elles me disaient était d'un grand intérêt et qu'en matière de prostitution étudiante, elles ne pouvaient que m'apprendre des choses. Je leur ai également rapporté ce que d'autres étudiantes m'avaient confié, en citant parfois certaines phrases sexuellement explicites (« *Certains de mes clients sont beaux gosses et baisent vraiment bien* ») : cela leur permettait de se rendre compte qu'elles pouvaient me livrer des détails intimes si elles le souhaitaient, en utilisant le vocabulaire qui leur venait le plus naturellement et sans crainte d'être perçues comme vulgaires ou manquant de retenue.

Il me semble important de souligner que dans la formulation de ma question de recherche, ainsi que dans l'intitulé de ce mémoire, j'utilise le terme « prostitution étudiante ». Le/la lecteur·rice doit cependant garder à l'esprit qu'il s'agit là d'un terme générique qui recouvre des réalités multiples. Parmi les sept étudiantes qui ont accepté de témoigner ici, quatre rencontrent les clients pour des périodes relativement brèves, et proposent des services sexuels, se rapprochant donc de l'image habituelle de la prostitution. Les trois autres sont soit « escorts », soit « sugar babies ». L'escorting implique généralement des prestations plus longues et qui ne revêtent pas une nature strictement sexuelle : il peut par exemple s'agir d'accompagnement lors de soirées ou de dîners au restaurant. L'escort est alors rémunérée suivant un tarif fixe, en fonction des services proposés et de la durée de la prestation. Les sugar babies, quant à elles, rencontrent des clients réguliers avec lesquels elles construisent une forme de relation. Comme dans le cas de l'escorting, les prestations ne sont pas de nature strictement sexuelle. Les sugar babies, à la différence des escorts, sont « soutenues financièrement » par des cadeaux et des dons financiers réguliers, et ne sont pas rémunérées sur base d'un tarif horaire. Pour garder à l'esprit la diversité des activités pratiquées par les étudiantes interrogées, j'utiliserai tant les termes « prostituée » que « sugar baby » et « escort » dans le cadre de ce mémoire.

Enfin, avant de présenter les résultats de ma recherche, je me dois de signaler au/à la lecteur·rice que je me considère comme féministe et que mes opinions s'inscrivent globalement dans le courant dit « pro-sexe », qui s'oppose à l'abolition totale de la prostitution. Si je n'ai pas d'opinion tranchée concernant l'activité prostitutionnelle étudiante, je pense cependant que cette dernière ne constitue pas toujours un drame pour l'étudiante qui l'exerce, pas plus qu'elle ne symbolise automatiquement sa libération sexuelle. Je crois dès lors que nul ne peut savoir mieux qu'une étudiante si elle devrait se livrer ou non à la prostitution, et si cette activité est positive ou négative pour elle. J'ai eu à cœur de ne pas laisser ces opinions influencer ma manière de conduire mes entretiens. De même, je m'efforcerai dans ce mémoire de ne pas laisser mes opinions personnelles influencer les résultats de ma recherche, et de laisser les étudiantes donner leur propre témoignage, sans l'altérer ni le teinter de ma propre vision des choses. A cette fin, j'accorderai le plus de place possible aux citations des étudiantes, afin de transmettre au/à la lecteur·rice leurs mots exacts.

Présentation des témoins

Dans ce mémoire, j'ai voulu donner le plus de place possible aux témoignages des étudiantes qui ont partagé leur expérience prostitutionnelle avec moi. Mon écriture se veut discrète et ne servira que d'encadrement théorique aux citations des étudiantes, qui constituent à mes yeux un matériau sociologique extrêmement riche et qui sont la vraie substance de cette recherche.

C'est pourquoi je souhaite que le/la lecteur·rice lise ce mémoire en gardant à l'esprit les sept étudiantes qui y ont contribué, et qui ont chacune leur vécu, leur personnalité et leurs ambitions. Afin d'aider le/la lecteur·rice à individualiser ces témoignages et à se construire une représentation fidèle des personnes qui me les ont confiés, je reprends ci-dessous quelques éléments biographiques propres à chacune des étudiantes.

Charlotte¹ est étudiante en haute école. Elle a perdu ses parents dans le génocide rwandais et a vécu en centre d'accueil dès ses 14 ans. Elle vit seule et se prostitue depuis quelques années. Elle rencontre généralement les clients pour de courtes périodes de temps et pour des prestations exclusivement sexuelles. Elle n'aime pas son activité prostitutionnelle, qu'elle exerce uniquement par nécessité financière.

Flore étudie à l'université. Elle s'est prostituée durant quelques semaines l'année passée, lors de ce qu'elle décrit comme une « phase autodestructrice ». Elle a rencontré deux clients pour des prestations brèves de nature sexuelle, et a mis fin rapidement à son activité prostitutionnelle.

Judith étudie à l'université. Elle est sugar baby depuis bientôt un an, et projette de devenir escort de luxe. Elle a mis son activité en pause depuis février en raison de problèmes de santé, et a repris contact avec des clients en juillet 2018. Elle vit en polyamour avec deux partenaires amoureux, mais s'est récemment séparée de l'un d'eux. Elle est féministe « pro-sexe » et revendique son statut de prostituée : elle estime que pour elle, l'activité prostitutionnelle est très positive. Ses prestations ne sont pas de nature strictement sexuelle : il s'agit également d'accompagnement, de repas au restaurant, etc.

¹ Afin de préserver l'anonymat des étudiantes, les prénoms utilisés dans le cadre de ce mémoire ne sont ni leur vrai prénom, ni le prénom d'emprunt qu'elles utilisent habituellement dans le cadre de leur activité prostitutionnelle.

Marie étudie à l'université et connaît Judith. Elle a commencé l'activité de sugar baby il y a un an et s'est réorientée vers l'escorting à partir de janvier. Marie trouve que son activité prostitutionnelle est très positive et la conçoit comme un « business » : ce qu'elle préfère, c'est ce côté entrepreneurial. Comme Judith, elle est féministe « pro-sexe » et revendique le droit de se prostituer si elle en a envie. Ses prestations ne sont pas de nature strictement sexuelle : il s'agit également d'accompagnement, de repas au restaurant, etc.

Morgane étudie en haute école. Elle se prostitue avec l'aide de son petit-ami Ludovic, qui assure sa sécurité lors des rencontres avec les clients. Cette activité ne leur pose pas de problème, et ils/elles estiment qu'elle a même renforcé leur couple. Les rencontres avec les clients sont généralement brèves et de nature exclusivement sexuelle.

Stéphanie étudie à l'université, elle est française et est arrivée en Belgique il y a six mois. Elle est devenue sugar baby directement après avoir terminé le lycée, il y a plus de quatre ans, et pratique également l'escorting. Elle aime bien son activité, mais trouve qu'elle n'est pas viable sur le long terme : si c'était à refaire, elle ne le referait pas. Ses prestations ne sont pas de nature strictement sexuelle : il s'agit également d'accompagnement, de repas au restaurant, etc.

Tina est propriétaire de son propre salon de massage tantrique depuis plusieurs années. Elle n'est plus étudiante mais a commencé l'escorting lorsqu'elle était encore universitaire. Elle a ensuite mis fin à ses études pour s'occuper de sa mère, gravement malade. Après avoir brièvement travaillé en bijouterie, elle a décidé d'ouvrir un salon de massage tantrique et aime beaucoup cette activité.

Partie I – Le rôle de prostituée

Dans cette première partie, j’analyserai le rôle qu’incarne l’étudiante dans le cadre de son activité prostitutionnelle. Je me pencherai successivement sur l’apprentissage de ce nouveau rôle (Chapitre 1), sur la préparation du personnage dans les coulisses (Chapitre 2) et sur sa représentation théâtrale devant un public spécifique : le client (Chapitre 3).

Chapitre 1 – L’apprentissage du rôle

La prostitution étudiante, à l’instar de la prostitution de rue, est soumise à de nombreux codes qui doivent être maîtrisés tant par la prostituée que par son client. La manière d’entrer en contact, d’organiser les rencontres, d’interagir, de se vêtir, d’échanger de l’argent est formalisée. L’étudiante qui fait ses premiers pas dans cette profession doit donc apprendre rapidement les codes de son nouveau rôle afin d’en donner une représentation crédible et de ne pas courir le risque d’être dupée par le client :

« Pour des raisons de sécurité, j’avais l’impression que je devais avoir l’air pro. Que si ça se voyait que je commençais ça allait être dangereux. Je n’ai pas dit [au client] que c’était la première fois, j’ai dit que je le faisais régulièrement. [...] Ça me semble évident que si je dis que je débute je prends des risques énormes. Le mec risque de me prétendre que telle chose se fait, que ça ne coûte pas si cher... » - Flore

Les étudiantes ont plusieurs manières de s’informer sur la pratique de la prostitution étudiante. Les principales sources de renseignements à ce sujet se trouvent sur internet : les sites et blogs d’autres escorts peuvent être des mines d’informations sur les tarifs, les services proposés, la manière de se présenter en tant qu’escort ou sugar baby, etc. Twitter et Instagram sont aussi des réseaux importants, sur lesquels les escorts forment une communauté, partagent des conseils, des actualités dans le domaine de la prostitution, et se soutiennent en cas de coup dur.

Pour Marie, Twitter est la principale source d’information : elle considère que sans ce réseau, elle ne gèrerait pas du tout son activité de la même manière.

« Twitter, c’est aussi très déculpabilisant quand t’as un coup dur, une situation difficile. Souvent les filles l’expriment sur Twitter, puis t’as du support. En groupe on est plus fortes, ce qui t’aide parce que sinon t’es seule. Il n’y a pas longtemps, une escort a affiché sur Twitter un client qui ne l’avait pas payée : en voyant ça, il l’a payée tout de suite ! Quand on est en groupe, la honte change de camp. » - Marie

L'apprentissage se fait également par le biais d'autres prostituées, étudiantes ou non : c'est notamment le cas de Stéphanie.

« Il y a des filles qui font la même chose que moi, elles m'apprennent comment ça marche, elles me montrent des sites pour vérifier les identités par exemple, ça c'est super important, et aussi pour recevoir l'argent en avance pour les clients qui sont à l'étranger, des choses comme ça. C'est elles qui m'ont appris parce qu'en tant qu'étudiante personne n'était capable de me dire comment organiser tout ça. » - Stéphanie

Outre internet et les autres prostituées, les étudiantes tirent aussi beaucoup d'informations utiles de leurs clients, souvent sans que ces derniers en soient conscients. Cette stratégie n'est pas sans rappeler l'étude publiée par Harold Garfinkel en 1967 au sujet d'Agnès Torres (Garfinkel, 2007). Agnès, née intersexuée, avait été élevée comme un garçon et avait dû apprendre à se comporter comme une femme à partir de 19 ans. Elle fréquentait plusieurs personnes qui lui apprenaient, à leur insu, les codes de la féminité. Agnès appelait ces personnes des « partenaires-instructeurs ».

Marie explique que les clients qu'elle rencontre doivent lui fournir les références de deux escorts qu'ils ont déjà rencontrés : cela lui permet de contacter les filles en question afin de vérifier que le client est sérieux, mais également de collecter au passage d'autres informations utiles, comme le prix que le client est prêt à payer ou le type d'escort qu'il apprécie.

*« Après, là où les clients sont le plus utiles, c'est quand je leur demande comment ils m'ont trouvée, comment ils s'y prennent d'habitude pour trouver une escort, etc. **Je demande du feedback sans en avoir trop l'air.** Ils pointent vers des trucs que j'ai et qui marchent, ça aide. » - Marie*

« Les clients m'apprennent toujours des choses. Je sais comment les autres filles fonctionnent par mes clients, dès qu'il y a un nouveau site qui ouvre je le sais par mes clients, toutes ces choses-là, tous les fonctionnements ce sont les clients qui me les apprennent. » - Stéphanie

Les étudiantes sont donc régulièrement amenées à honorer des règles de fonctionnement, de comportement et d'apparence, tout en apprenant au même moment en quoi consistent ces normes grâce aux « partenaires-instructeurs » que sont leurs clients. Elles se trouvent dans ce que Garfinkel appelle, concernant Agnès, « une situation de continuel autoperfectionnement », et doivent donner l'impression de connaître déjà ces règles qu'elles sont pourtant seulement en train d'apprendre (Garfinkel, 2007, p. 242).

Ne pas maîtriser les règles de fonctionnement de la profession n'est pas anodin et peut mener à des expériences négatives, voire dangereuses. Peu informée sur la pratique prostitutionnelle, Flore explique s'être fait berné par l'un de ses clients :

*« Je l'ai branlé, il s'est joui dessus et ça s'est arrêté là. Il m'a pas payée pour ça, parce qu'apparemment c'est pas le concept, mais à part ça il était sympa. Il m'a dit qu'il me recontacterait, je suis partie et il ne m'a jamais recontactée, ce qui était tant mieux pour moi, mais je me suis vraiment fait avoir parce qu'à mon avis c'était son concept de faire ça avec les gens, ce qui a rendu particulièrement évident le fait que **je me faisais avoir dans ce milieu-là parce que j'avais rien compris**. Mais quelque part, tant mieux. » - Flore*

Chapitre 2 – La préparation en coulisse

Toute représentation théâtrale est précédée d'une phase de préparation de l'acteur·rice dans les coulisses (Goffman, 1973a). Cette dernière revêt alors le costume du personnage qu'il/elle s'apprête à incarner devant son public. L'étudiante prostituée, avant de rencontrer son client, passe donc par un processus de transformation, au cours duquel elle quitte son rôle privé et entre dans son rôle professionnel : celui de la prostituée.

Cette transformation se produit dans les coulisses, c'est-à-dire la salle de bain, les toilettes, l'habitation privée, ou en d'autres termes les lieux où l'acteur·rice peut préparer son rôle à l'abri des regards de son public (Le Breton, 2004). La préparation des étudiantes prostituées dans les coulisses se divise en deux phases : la préparation physique (1) et la préparation psychologique (2).

1. La préparation physique

1.1. La façade

Tout personnage se caractérise par un ensemble de caractéristiques physiques, comme son âge, son sexe, sa physionomie, ses vêtements, son attitude ou son maquillage, qui constituent la façade du personnage (Goffman, 1973a). L'acteur·rice devra maîtriser durant toute la durée de la représentation la façade qu'il/elle affichera au public, afin de jouer son rôle avec crédibilité (Le Breton, 2004).

Les étudiantes prostituées accordent beaucoup d'importance à l'élaboration de cette façade physique et choisissent minutieusement leurs vêtements et leur maquillage en vue de la

rencontre. Cette façade contribue à définir la représentation : en faisant usage des codes esthétiques (mais également comportementaux, j'y reviendrai) de la prostitution étudiante, les étudiantes confirment implicitement au client qu'elles vont effectivement lui offrir la prestation qu'il attend d'elles.

Ces codes esthétiques sont variables. Souvent, les escorts et sugar babies rencontrent plusieurs fois le même client, pour des prestations différentes (j'y reviendrai lorsque j'aborderai les actes non-sexuel et sexuel de la représentation). Stéphanie explique que sa préparation physique dépend du stade de la relation avec le client, ainsi que du lieu où elle rencontre ce dernier.

« La toute première fois que je le rencontre, en fonction du lieu déjà j'adapte la tenue mais en général je fais super sobre. Parce que comme les clients sont mariés, ils aiment la discrétion donc il faut vraiment pas que j'attire le regard par rapport à ma tenue. Pour une deuxième rencontre ça va être un peu plus de maquillage, et je peux me permettre d'être habillée un peu plus court. » - Stéphanie

La façade que doit afficher Stéphanie doit donc tenir compte de l'obligation de discrétion. D'ailleurs, si elle donne rendez-vous au client dans une chambre d'hôtel, les normes sont fort différentes : Stéphanie accueille alors directement le client en lingerie ou en robe transparente.

Les clients exigent aussi une forme de perfection de la part des étudiantes : coiffure, maquillage, vêtements, tout doit être impeccable.

*« Avec les clients, je suis parfaitement épilée. Sourcils, aisselles, sexe, partout. **Je dois être absolument nickel, l'incarnation de la femme parfaite.** Mes cheveux doivent être parfaits. Même en sortant d'une partie de jambes en l'air mon premier réflexe sera de me recoiffer, parce que je dois être parfaite. Je dois rester une femme de film constamment. Alors que dans la vie privée j'en ai rien à foutre. » - Judith*

La préparation physique avant une rencontre avec un client ne se limite cependant pas au choix du maquillage et des vêtements. Plus que cela, il s'agit d'une véritable préparation du corps, qui doit être physiquement prêt pour la représentation :

« Je peux pas être fatiguée de la veille, je peux pas sortir. Si je suis fatiguée, je me défocus plus vite, c'est plus dur pour moi de supporter les gens, etc. Je dois avoir mangé, mais pas trop pour pas être ballonnée. J'ai l'impression d'être comme une grande sportive. Je fais pas d'anal, mais ceux qui en font ils doivent penser en plus à aller aux toilettes au bon moment, je les plains. Et puis, je dois pas être stressée. Ça m'est déjà arrivé d'arriver dans le rush parce que j'avais peur d'être en retard, et c'est super mauvais. » - Marie

1.2. Le contrôle constant du corps

La préparation physique ne se fait pas que ponctuellement avant une rencontre avec le client : les étudiantes prostituées doivent constamment prêter attention à leur corps, qui constitue leur principal outil de travail.

Marie, par exemple, explique que pour l'escorting, son corps est très important : il y a donc des comportements qu'elle ne peut pas se permettre. Par exemple, elle ne peut pas se colorer les cheveux n'importe comment, alors que c'est quelque chose qu'elle aimait faire quand elle n'était pas escort. Si elle ne fait pas attention à son corps, cela peut porter atteinte à son activité : quand elle a fait son baptême étudiant, elle a eu du bleu de méthylène sur les pieds et n'a pas pu voir de clients pendant un moment parce que le bleu de méthylène ne partait pas.

Judith aussi souffre de ce contrôle constant sur son corps :

« Pour moi, le plus gros point négatif de mon travail, c'est que mon corps ne m'appartient plus tout à fait. Par exemple quand j'ai rasé mes cheveux, j'ai hésité deux semaines avant de le faire, parce que je savais que ça pourrait être un handicap pour le boulot. Il y a un tatouage que je rêve de faire mais je ne peux pas tant que je suis dans le job, parce que je sortirais du profil du charme à l'italienne et je rentrerais dans un autre profil qui ne me correspondrait pas. Je suis quasi-tout le temps au régime parce que je dois faire attention, je dois faire du sport.

*Aussi, par exemple, je vais pas fumer 2 jours avant de voir un client parce que je veux être sûre et certaine qu'il n'y ait pas d'odeur, je veux surtout pas sentir le tabac. Il y a des gens qui ont un odorat assez fin pour le sentir, même si je me suis brossé les dents 5 fois. Tout ce que je fais, je dois faire attention pour le job. **Mon corps est mon instrument de travail, il ne m'appartient plus tout à fait. Du coup, ça signifie un contrôle sur ma vie plus important, et ça m'ennuie.** » - Judith*

2. La préparation psychologique

La préparation physique ne recouvre qu'une partie du processus par lequel passent les étudiantes avant de rencontrer un client et s'accompagne d'une préparation psychologique. Celle-ci implique pour les étudiantes de se mettre dans le bon état d'esprit en vue de la rencontre (2.1), mais aussi d'incarner véritablement leur personnage de prostituée (2.2) en passant par un rituel de transformation (2.3).

2.1. L'état d'esprit

La rencontre avec le client peut être stressante : peur de se trouver dans une situation dangereuse, peur de décevoir le client, peur que le courant ne passe pas... Les étudiantes prostituées doivent donc se mettre dans un état d'esprit ouvert à la rencontre.

« Ça demande beaucoup de préparation mentale. Je me prépare déjà avant le rendez-vous, je monte mon excitation en me disant que ça va être intéressant. » - Marie

Stéphanie reçoit ses clients un jour par semaine, durant toute la journée.

« Je me prépare le matin. C'est là que je fais ma préparation psychologique, et une fois que je suis prête le matin ça peut aller pour toute la journée.

[C'est quoi la préparation psychologique ?] C'est difficile à expliquer, mais pour arriver à séparer ça de ta vie privée. Parce que déjà c'est un autre prénom, tu vois, c'est toute une autre vie donc faut pouvoir... je sais pas... je suis obligée de me mettre en condition mais je peux pas t'expliquer comment. » - Stéphanie

Judith est sugar baby et discute quotidiennement avec de nombreux hommes, dont une petite partie seulement deviennent ses clients. Pour elle, la préparation psychologique consiste à anticiper les discussions qu'elle va avoir avec le client : c'est en peaufinant sa connaissance de ce dernier qu'elle se prépare psychologiquement à jouer son rôle de sugar baby.

*« Je pense que la préparation psychologique ça se fait pendant la préparation physique. J'imagine ce qui va se passer, les sujets, je vais vite relire la conversation pour avoir des fiches sur chacun de mes clients pour avoir les informations importantes qu'ils m'ont donné – s'ils sont mariés, où ils vivent, etc. Ils ont besoin de se sentir spéciaux. C'est pas conscient, je fonctionne toujours comme ça, j'imagine ce qui va se passer. **Donc je crois que c'est comme ça, je rentre dedans au fur et à mesure de la préparation physique. Je prépare Judith, en fait.** » - Judith*

2.2. L'incarnation du personnage

Lorsque j'ai décidé d'étudier la prostitution étudiante à travers le prisme de la dramaturgie, je ne savais pas à quel point cette métaphore correspondrait à la manière dont les étudiantes elles-mêmes décrivent leur activité prostitutionnelle. En effet, beaucoup d'entre elles m'ont expliqué très clairement qu'elles avaient la sensation d'être quelqu'un d'autre et de véritablement jouer un rôle en présence de leurs clients. Ce parallèle entre l'activité prostitutionnelle et le jeu théâtral n'est pas propre à la prostitution étudiante : il a également été observé dans le cadre de la prostitution de rue.

Ainsi, les prostituées « professionnelles » (comme les appellent les étudiantes) utilisent notamment le faux prénom et le changement de tenue comme des symboles de l'adoption d'une nouvelle identité (Pryen, 2002).

Ces symboles du changement d'identité sont également utilisés par les étudiantes. Celles-ci, par exemple, ont toutes recours à un faux prénom. Goffman dit d'ailleurs que « chaque fois qu'une activité entraîne un changement de nom, consigné ou non, c'est le signe certain d'une brèche entre l'individu et son ancien monde » (Goffman, 1975, p. 75). De fait, dès que l'étudiante se met à porter son prénom d'emprunt, elle devient ce nouveau personnage.

*« Je me sens **Stéphanie**. [...] Je peux pas être moi-même parce que de moi-même je leur parlerais pas si gentiment, je serais pas comme ça. » - Stéphanie*

Charlotte explique que sa pratique du théâtre lorsqu'elle était plus jeune l'a aidée à jouer son rôle de prostituée en sachant s'adapter à toute situation. Pour elle, le personnage de Charlotte est une pure fiction, qui disparaît à la fin de la prestation, quand « *tout le monde reprend le cours de sa vie* ». Judith va plus loin et explique que son personnage est différent à chaque rencontre, et s'adapte à ce qu'elle estime être la demande du client.

*« Je joue complètement un rôle. Ça ne peut pas être moi, c'est nécessaire, c'est un rôle constant. Il y a deux Judith : une Judith super intellectuelle, et une Judith très sexuelle, coquine, insatiable de sexe. Et en fonction du client en face de moi il va avoir un ratio différent de l'une et de l'autre. [...] **Si je devais être moi pendant deux secondes ça s'arrêterait immédiatement**. Je pourrais pas parler de la dépression dans laquelle je suis pour l'instant. Et je serais féministe, ce que je ne peux pas être avec eux ». - Judith*

C'est chez Judith que l'incarnation d'un rôle est la plus explicite : outre la proportion d'intellect et d'appétit sexuel qu'elle confère à son personnage durant chaque représentation, elle adopte aussi un langage corporel qui n'est pas le sien et qui n'appartient qu'à Judith. Elle se prépare souvent chez elle en compagnie de son petit-ami et trouve très drôle d'incarner ce personnage devant lui.

*« C'est clair pour l'un comme pour l'autre que le rôle est lancé. Déjà, je prends la voix, parce que j'ai une voix différente ici et en étant Judith, et la façon dont je parle à ce moment-là est déjà comme Judith. En fait, la façon dont je me comporte est déjà comme Judith. Même mon sourire est différent, je souris pas avec des grandes dents, mon sourire est réfléchi, calme et doux quand je suis Judith. Quand mon copain me fait un compliment, même mon sourire est Judith. Mais du coup, **la différence est tellement importante, c'est tellement clair que je ne suis plus [son vrai prénom] pour l'un comme pour l'autre, qu'il n'y a pas de malaise, rien du tout**. C'est plutôt amusant, c'est comme voir l'autre déguisé. [...] C'est la partie la plus chouette du job, le rôle. J'ai toujours adoré le théâtre,*

la comédie, et là c'est de l'impro au fur et à mesure, ça m'amuse énormément, vraiment. »
- Judith

L'incarnation d'un personnage permet également aux étudiantes de modifier leur personnalité, voire d'adopter des comportements qu'elles n'oseraient pas adopter dans leur vie privée.

« Quand je suis Stéphanie, je me sens plus belle que d'habitude, parce que je suis plus apprêtée. Quand je sors avec les clients, ils vont me dire "Ohlàlà t'es super belle", etc., donc ça donne plus de confiance. [...] Sexuellement je peux aussi faire des trucs plus osés, plus fous ». – Stéphanie

Flore ressent avec beaucoup d'intensité cette différence de personnalité lorsqu'elle incarne son personnage.

« Je me sens très belle et magnifique quand je suis dans ma personne de prostituée. Flore est un personnage plus confiant. C'est un personnage très magnifique. C'est pas incohérent avec moi-même mais j'ai une façon d'être au monde exceptionnellement intense, et si je m'appelle Flore je laisse ça à la surface, alors que quand je m'appelle [son vrai prénom] je laisse ça plus profondément en moi.

[C'est quoi être magnifique ?] Mmh... C'est pas tellement magnifique que « magnificent » en anglais. Peut-être « flamboyant » ? Je ne sais pas... C'est mon personnage. J'en croise parfois des autres, des personnages que j'appelle magnifiques. Tu le vois tout de suite : c'est des gens, ça n'a pas l'air d'être jeu, ils sont entièrement en eux-mêmes, ils s'assument entièrement et ça se traduit par un autre maintien corporel et une autre façon de parler. »
- Flore

Cette personnalité différente peut également viser à répondre à ce que le client désire voir chez l'étudiante prostituée.

*« Je me sens plus confiante parce que je dois l'être. Je dois avoir parfaitement confiance en moi, parce qu'on doit être une personne parfaite. Pas de complexes, tout ça. C'est pas profondément le cas que j'ai l'impression que je pourrais écraser le monde, mais je fais tellement semblant que c'est le cas que de fait je pourrais sans doute l'écraser. **L'entièreté de mon attitude ne doit montrer que ça, et je finis par le devenir.** Je suis souriante, confiante, je n'ai peur de rien, je montre que je sais que je suis la personne la plus incroyable sur terre. » - Judith*

2.3. Le rituel de transformation

L'étudiante doit entrer dans son personnage avant la représentation, et en sortir lorsque celle-ci est terminée. Pour la plupart des étudiantes, ce passage de l'identité propre à celle du personnage se

fait par le biais de plusieurs rituels. Il peut par exemple se faire par la prise de contact avec les personnes qui appartiennent au monde privé de l'étudiante, qui lui permet de repasser la frontière entre ses deux identités.

*« Je rentre dans le personnage en mettant ma tenue, quand je suis encore à la maison avec mon mec. Du coup je joue mon rôle dans les transports, et pendant tout le long de la rencontre. Je sors de mon personnage à peu près au milieu du trajet, quand je sais que je rentre à la maison et que je vais retrouver un de mes deux amoureux et que j'ai l'argent dans ma poche. J'en appelle un des deux quand je rentre, celui que je vais rejoindre, pour lui dire que c'est fini, que ça s'est bien passé. **Et là c'est le moment où j'en sors, le moment où je reprends contact avec un de mes deux amours.** » - Judith*

Le maquillage, les vêtements et la douche sont également des éléments marquant la frontière entre l'étudiante et la prostituée. La douche et le démaquillage constituent pour certaines étudiantes une sorte de rituel de purification, qui fait disparaître l'identité prostitutionnelle.

*« Dès que je sais que j'ai un rendez-vous, dès que je commence à me préparer, je sors de ma douche, et la préparation, c'est la préparation de Stéphanie. Et dès que je rentre chez moi pareil, **je prends une douche et je me démaquille, j'enlève ces vêtements-là et c'est bon, je passe à autre chose, je redeviens plus moi-même.** » - Stéphanie*

Nous l'avons vu, Judith quitte son personnage de prostituée lorsqu'elle reprend contact avec l'un de ses partenaires sur le chemin du retour. Cependant, si la douche ne lui sert pas à marquer la transition entre ses rôles, elle constitue toutefois pour elle un important rituel de purification :

*« C'est important pour moi de distinguer le sexe que je peux avoir avec les clients – qui n'est pas pour moi du sexe, c'est un job – et ma vie privée avec mes amours. Du coup, **quand je rentre d'un rendez-vous, même si je me suis lavée avant de partir et même s'il ne s'est rien passé, je vais me laver immédiatement après.** Je prends une douche avant d'embrasser mes amoureux, avant de faire des câlins, avant de faire quoi que ce soit. C'est juste pour nettoyer – je veux pas être avec des odeurs d'un client quand je suis dans ma vie privée, pas avec mes amours. Et du coup c'est pas pour retirer le masque, c'est pour différencier de façon claire les deux. Je suis très différente avec mes amours de ce que je suis avec mes clients, et j'ai besoin que les deux soient dissociés. » - Judith*

Les vêtements ont souvent une grande importance symbolique aux yeux des étudiantes, et certaines opèrent une distinction entre les vêtements qu'elles portent dans leur vie privée et dans leur vie professionnelle. Cette séparation nette leur permet de matérialiser le passage d'une identité à l'autre.

« Dans mon dressing, j'ai vraiment un côté "travail", et un côté avec ce que je mets dans la vie de tous les jours. C'est vraiment bien distinct. Du côté travail, il y a tout ce qui est lingerie, robes de soirée, talons, certains sacs que je mets pas en-dehors des rencontres... Toutes ces choses-là. Après il y a plein d'accessoires, vraiment tout ce qui va avec.

[Tu te sentiras comment si tu portais les vêtements du travail dans ta vie privée ?] *Ben je me sentiras comme quand je vais au travail. Enfin, je peux en soi mettre une robe, mais c'est... c'est pas moi en fait. C'est pas moi dans la vie de tous les jours.* » - Stéphanie

Plus que le passage d'une identité à l'autre, les vêtements peuvent également symboliser l'aspect négatif et sale que certaines étudiantes attribuent à leur activité prostitutionnelle. Cette condamnation des vêtements de la prostituée permet, d'une certaine manière, de préserver la pureté des vêtements réservés à la vie privée, et par extension de l'étudiante elle-même lorsqu'elle incarne son rôle habituel, c'est-à-dire son rôle de « non-prostituée ».

« Quand je vais voir un client, je m'habille normal, et je prends dans mon sac d'autres vêtements, des strings, des soutien-gorge, des vêtements sexy... Quand on arrive à l'hôtel, je me change à la salle de bain. [Ces vêtements, tu les mets parfois à d'autres occasions ?] Non, que pour les clients. [Pourquoi ?] Parce que c'est comme s'ils étaient sales. [Tu te sens sale après avoir vu un client ?] Oui. [Et tu fais quoi pour te sentir mieux ?] Je prends une douche et je me change. Je prends une douche à l'hôtel, et une chez moi. » - Charlotte

Chapitre 3 – La représentation

Une fois son rôle appris et sa préparation achevée en coulisses, il est temps pour l'étudiante d'entrer en scène. C'est le moment de la représentation : elle va incarner son personnage durant toute la durée de la rencontre avec son public, c'est-à-dire son client.

Dans le cadre de la prostitution étudiante, la représentation se divise en différentes phases que, pour poursuivre la métaphore dramaturgique, j'appellerai « actes ». La représentation commence généralement par un acte non-sexuel (1) au cours duquel l'étudiante et son client se rencontrent, jouent le jeu de la séduction, et préparent le second acte, au cours duquel le rapport sexuel sera consommé (2). Dans un acte comme dans l'autre, l'étudiante doit répondre aux attentes de son client, et développer pour cela différentes facettes de son rôle de prostituée. Tout au long de la rencontre avec son client, l'étudiante doit rester dans son personnage prostitutionnel (3).

1. L'acte non-sexuel

1.1. Les différentes phases de séduction

L'acte non-sexuel de la représentation est celui de la rencontre et de la séduction, et est surtout présent chez les escorts et les sugar babies, dont les prestations dépassent le cadre strictement sexuel. Il marque le début de la représentation de l'étudiante prostituée, qui commence dès cet instant à jouer son rôle. Stéphanie, par exemple, change sa voix lorsqu'elle appelle des clients potentiels : elle adopte un ton plus naïf afin de mieux coller à l'image de la jeune étudiante qu'elle doit renvoyer aux clients. Les discussions avec les sugar daddies sont aussi les premières occasions pour les étudiantes de laisser s'exprimer la personnalité propre à leur personnage prostitutionnel.

*« Ça amuse beaucoup mon copain, les conversations avec les clients. Parfois même, c'est lui qui répond parce que ça l'amuse vraiment beaucoup. **Il aime voir cette tout autre personne que je deviens**, et le fait que je suis super bonne avec les mots, il est très impressionné par mon charme dans la conversation. » - Judith*

L'acte non-sexuel et l'acte sexuel, même si l'un précède immédiatement l'autre, sont des phases bien distinctes. Les rôles respectifs de l'étudiante et de son client obéissent à des normes implicites différentes en fonction du moment de la rencontre. D'ailleurs, s'il est attendu de l'étudiante qu'elle joue son rôle de prostituée avec subtilité durant l'ensemble de la représentation, en adaptant son comportement à la situation, il est attendu du client qu'il fasse preuve de la même subtilité.

*« **J'aime les clients qui séparent le moment où on boit un verre ensemble du moment où on va monter dans la chambre.** J'aime pas ceux qui me font déjà des petits sous-entendus au moment de boire un verre ou de manger, style "T'as un beau décolleté". [...] Je préfère avoir un moment qui sera dans la séduction sans que ça vire sur le sexuel salace, puis une rupture claire entre le moment de séduction et le moment sexe. » - Judith*

Enfin, l'acte sexuel en lui-même est presque toujours précédé par une brève discussion qui détend l'atmosphère et qui permet à l'étudiante de s'installer dans cette nouvelle facette de son rôle.

*« Je commence généralement mes rendez-vous en demandant comment ils se sentent. Parce que pour le client, c'est aussi émotionnellement intense. Puis moi je dois engager la conversation, je dois le cerner très vite. C'est un peu comme quand tu vas chez tes beaux-parents et que tu dois faire bonne impression, sauf que t'as pas ton copain qui te briefe avant. **Je dois vite les cerner, pour pouvoir adapter mon comportement. Et c'est important que ça reste naturel.** » - Marie*

Quel que soit le contexte de la rencontre, qu'il s'agisse de partager un repas, de boire un verre, de discuter ou d'avoir un rapport sexuel, les étudiantes ne reçoivent jamais leurs clients chez elles. Cette frontière étanche entre leur lieu de vie privé et leur vie professionnelle se justifie à la fois pour des raisons de sécurité, et par la nécessité de maintenir la distinction entre le personnage prostitutionnel et l'identité privée.

*« Je ne leur donne jamais mon adresse. **Autant ma vie d'escort peut exister dans ma vie privée, ça j'en ai rien à foutre, autant il est hors de question que ma vie privée soit dans ma vie d'escort.** Je ne veux pas qu'un client puisse me retrouver, me voir avec quelqu'un d'autre, il ne doit avoir accès à rien qui est en-dehors de Judith. » - Judith*

*« C'est ma vie privée, il y a vraiment tous mes objets personnels donc je peux pas me permettre d'inviter un client chez moi. **Il n'a rien à faire dans mon lieu privé.** » - Stéphanie*

Cette division très stricte entre vie privée et vie professionnelle n'est pas propre à la prostitution étudiante : les prostituées « professionnelles » observent également scrupuleusement cette règle. Pryn écrit à leur sujet que « **C'est la personne prostituée qui pénètre l'univers privé du client, et non l'inverse** [...] Leur vie privée n'est pas en jeu, même lorsque l'échange ne concerne pas seulement une pratique sexuelle, mais qu'il comprend l'échange de parole. Il s'agit, même dans ce cas, **d'être en représentation**, pour satisfaire à la demande du client, sans investir de soi » (Pryn, 2002, p. 16).

1.2. Les attentes du client

Durant l'ensemble de la prestation, l'étudiante doit jouer son rôle en se conformant aux attentes du client. La première exigence du client concerne le professionnalisme de l'étudiante : celle-ci vend un service et doit par conséquent fournir une prestation sérieuse, ce qui implique notamment une ponctualité irréprochable.

« Ça paraît con, mais à 600€ l'heure, si t'es une minute en retard et qu'ils ont des agendas de malades... à ce prix-là je peux pas me permettre de ne pas offrir un service parfait, c'est comme un restaurant trois étoiles. Si t'arrives à un restaurant trois étoiles et que t'attends 10 minutes parce que la table que t'as réservée est pas libre, t'as la haine quoi. Si c'est le resto du coin, ben à l'aise, tu peux comprendre. Ben moi c'est un peu pareil. » - Marie

Outre cette exigence de professionnalisme, ce que veut le client lorsqu'il passe un moment avec une étudiante prostituée, c'est passer un moment agréable et sans tension. L'étudiante doit donc incarner le rôle de la jeune femme charmante et enjouée et éviter toute friction avec le client, quitte

à se taire ou se forcer à être aimable si ce dernier tient des propos choquants. Pour Marie, c'est l'un des aspects les plus difficiles de sa profession : elle doit régulièrement « *mettre sa militance en off* ». Elle explique que c'est dans ces moments-là qu'elle est le moins elle-même.

« J'ai récemment eu un client qui a eu des propos racistes, et je lui ai juste dit que je ne pensais pas pareil, mais je l'ai pas insulté, alors que dans ma vie personnelle je l'aurais insulté. C'est sûr que j'ai le droit de ne pas être d'accord mais dans le contexte de mon boulot, j'ai pas le droit de dire que c'est un connard. C'est comme si tu es au restaurant et qu'il y a des gens qui disent un truc raciste, est-ce qu'en tant de serveur tu vas arriver et dire "Vous êtes vraiment des connards" ? Non. » - Marie

« Ils veulent la féminité parfaite : élégant, raffiné. Je pourrais pas dire que je pense que toutes leurs idées de droites sont dégueulasses parce que je suis de gauche. Je dois être une parfaite femme centriste, en fait. Je peux avoir des idées de gauche, mais alors un peu des idées imaginaires. » - Judith

Face aux opinions politiques de leurs clients, qu'elles trouvent parfois choquantes, Marie et Judith doivent donc cacher leur « réaction affective réelle » (Goffman, 1973a, p. 205) pour laisser voir la réaction appropriée, celle de leur personnage. Marie explique qu'elle ne peut jamais « avoir l'air blasée », être vulgaire, montrer son côté militant, avoir l'air de s'ennuyer, « *alors que quand tu passes 3 heures avec quelqu'un que t'as jamais vu, à se regarder dans le blanc des yeux, y'a bien un moment où t'as envie de bailler ou quoi* ». Pour elle comme pour Judith, cet effort permanent est éreintant.

« Il faut être une personne constamment positive, qui n'a pas de problèmes, super enthousiaste. Même en-dehors des questions sexuelles et physiques, je dois être l'incarnation de la femme parfaite. Donc je dois être super saine, super équilibrée. Je dois être une personne qui ne prend aucun médicament, qui fait du sport, qui peut pas être de mauvaise humeur. Même la façon dont je me tiens, je dois constamment faire attention à être bien, que ma tenue soit parfaitement mise, que les expressions de mon visage ne soient pas froncées. C'est une concentration extrême. » - Judith

Ce qui est épuisant pour Marie et Judith, c'est de devoir incarner en permanence un rôle qui exige d'elles une constance parfaite de l'humeur et du caractère. Cela rejoint ce qu'écrit Goffman au sujet du jeu d'acteur-riche : « En tant qu'êtres humains, nous sommes probablement des créatures dont les démarches varient selon l'humeur et l'énergie du moment. Au contraire, **en tant que personnages représentés devant un public, nous devons échapper à ces fluctuations** » (Goffman, 1973a, p. 59).

Le client attend aussi de l'étudiante qu'elle se conforme au fantasme de la jeune étudiante innocente qui a besoin de l'aide financière de « mentors » qui acceptent de l'accompagner.

*« Il y en a qui ont besoin d'avoir quelqu'un de beaucoup plus sage face à eux. Pour certains, si je suis trop entreprenante, ça va tout casser. Certains ont besoin de cette jeune fille qui commence à peine le truc, qui ne sait pas très bien comment faire, qui n'a pas réellement d'attentes, juste qui s'est dit "je sais pas très bien, mais j'ai des problèmes financiers, mais à la fois je suis tellement pure", etc. **Du coup, vu que tout dépend de la personne, et que mon job c'est de jauger ce que la personne en face de moi veut, je peux pas tout le temps être la même personne.** La personne parfaite pour eux sera toujours un peu différente : ce dont je parle, la façon dont je me comporte, est entièrement modulé sur ce que je vois qui manque à la personne en face. Mon rôle est d'être tout ce dont ils ont besoin. [...] **Je ne suis rien d'autre qu'un rôle, je deviens tout ce que la personne en face veut que je sois. Je suis là pour être la personne parfaite pour celle d'en face.** » - Judith*

*« Ils veulent tout ce qui représente pour eux l'étudiante. C'est le naturel, la naïveté, la spontanéité, l'insouciance, la fraîcheur, toutes ces choses-là. [...] Souvent, au début je fais la timide. **Pour eux, une fille de vingt ans c'est un peu bizarre si elle est trop sûre d'elle, faut qu'elle soit un peu timide, un peu innocente parce que c'est ça aussi qu'ils aiment, c'est l'innocence.** [...] Parce qu'ils n'ont pas ça avec leur femme. Leur femme a la quarantaine, ils n'ont plus ça avec elle. Et beaucoup me disent qu'avec moi ils se sentent jeunes, qu'ils rajeunissent d'esprit. » - Stéphanie*

Selon Stéphanie, si les clients sont si attirés par l'idéal de jeunesse et d'innocence, c'est parce qu'ils cherchent inconsciemment à retrouver leur femme au moment où elle n'avait pas encore eu d'enfants. Les clients ne sont d'ailleurs pas intéressés par les prostituées professionnelles qui imitent les étudiantes : ils recherchent l'innocence sincère de la jeune étudiante.

*« Les clients dans l'escorting ils aimaient vraiment les étudiantes, l'idée les excitait. J'avais l'impression qu'ils voulaient vraiment la petite jeunette, inconsciente, ce que j'étais réellement, donc ils étaient très contents. **Ils me disaient que parfois, il y a des fausses annonces, de fausses étudiantes, qui sont des escorts professionnelles. Ils voulaient des non-professionnelles.** » - Tina*

Je pense que les étudiantes mettent ici en évidence le fait qu'elles vendent un service et que leur incarnation du fantasme de la jeune étudiante innocente et sans prise de tête fait partie intégrante du service qu'elles vendent, au même titre que les prestations sexuelles. Ceci rejoint l'analyse faite par Hochschild (1983) de la profession d'hôtesse de l'air dans les années 1980. Dans « *The managed heart* », elle décrit le travail des hôtesses de l'air, qui exécutent non seulement un travail physique (pousser les chariots dans l'avion) et mental (préparer les éventuels atterrissages d'urgence et évacuations), mais aussi un important travail émotionnel. Les hôtesses de l'air doivent

en effet faire sentir aux passager·ère·s qu'ils/elles sont pris en charge et en sécurité. Il est donc attendu d'elles qu'elles contrôlent leurs émotions pour maintenir intacte l'image qu'elles renvoient au public. Ce travail émotionnel fait partie intégrante du service offert au client et pour lequel l'hôtesse est rémunérée.

De la même manière, les étudiantes prostituées accomplissent un travail physique (les prestations sexuelles) et mental (l'organisation des rendez-vous, la gestion logistique des mails et du budget), mais elles fournissent aussi un travail émotionnel très important. Le fait d'incarner le personnage de l'étudiante innocente, intéressante, enjouée, de manière suffisamment authentique pour que le client se sente réellement en compagnie de ce personnage, fait partie intégrante du service qu'achète le client. Cette fausse authenticité dans le jeu d'actrice constitue en réalité une tactique commerciale, également adoptée par les prostituées de rue qui manipulent leur corps et leurs émotions pour se conformer aux exigences masculines (Sanders, 2005).

Enfin, si le client veut du professionnalisme, une ambiance détendue et sans confrontation, et la compagnie d'une jeune étudiante fraîche et insouciante, certains clients veulent également développer une vraie relation avec l'étudiante. C'est surtout le cas des sugar daddies, qui ne perçoivent pas l'étudiante comme une prestataire de services professionnels, mais comme une jeune étudiante avec laquelle ils nouent une relation complice et intime qui s'accompagne d'une aide financière. Judith explique d'ailleurs qu'avec ses sugar daddies, elle ne peut jamais utiliser le mot « client », qui rendrait trop évidente la nature professionnelle et tarifée de la relation.

« Pour eux je ne suis pas une escort, je suis une jeune fille qui cherche une relation avec quelqu'un avec compensation [...] Ce qu'ils recherchent, en fait, c'est de la complicité. Ils ont besoin d'avoir quelqu'un avec qui ils peuvent parler (même en-dehors des rendez-vous), envoyer des sms, juste pouvoir partager. Donc de ce point de vue, il y a une relation puisque on est supposés se faire confiance, s'apprécier beaucoup, avoir un vrai feeling – ils parlent tous de feeling, toujours. Et pour moi, en réalité, le feeling c'est plutôt rare : ce sont des personnes que je ne fréquenterais pas en-dehors du job, ce sont des gens conservateurs, de droite, avec des sujets de conversation que je ne trouve pas intéressants. Après, je suis bonne pour faire semblant, donc je pense que je suis une parfaite jeune femme centriste avec eux. En revanche, pour eux je pense qu'il y a une vraie complicité et un vrai partage. Parce que sinon ils iraient vers quelqu'un d'autre, c'est la raison pour laquelle ils me gardent moi. » - Judith

Il y a donc un décalage entre ce que le client croit recevoir de l'étudiante, et ce qu'elle lui offre réellement. Ce même décalage a été constaté chez les prostituées « professionnelles » : « Il s'agit d'être en représentation, pour satisfaire la demande du client, sans investir de soi [...] Cette mise

en scène est reproductible dans toutes les relations aux clients, même si l'enjeu est parfois de faire « comme si » *cette* relation était unique. » (Pryen, 2002, p. 15).

L'étudiante doit cependant être prudente lorsqu'elle fait croire au sugar daddy qu'elle entretient avec lui une vraie relation : le danger est en effet que ce dernier soit trop convaincu de la sincérité de la relation, et considère qu'elle ne relève plus du domaine professionnel de l'étudiante.

*« Je trouve le juste milieu entre le fait de lui faire penser qu'on a vraiment une relation, que "tu es vraiment spécial et tu es la personne la plus incroyable que j'aie jamais rencontrée", et en même temps m'assurer qu'on a une bonne relation professionnelle et qu'il va continuer à me payer sur le côté et à ce qu'on reste dans ce truc-là. **Donc c'est trouver le juste équilibre entre les deux : faire croire qu'on est limite amoureux – traiter la personne comme la plus spéciale qu'on ait jamais eue, "même si j'ai eu d'autres sugar daddies c'est toi la personne la plus spéciale, j'adore passer du temps avec toi"** – et leur faire comprendre que c'est une relation professionnelle parce que si on a une vraie relation il voudra plus payer. » - Judith*

Cet investissement dans la relation avec les sugar daddies et cet équilibre à trouver entre le jeu d'actrice et le maintien clair d'une frontière professionnelle rend cette activité particulièrement exigeante et chronophage. Pour cette raison, plusieurs sugar babies veulent devenir escorts : c'est notamment ce qu'a fait Marie, qui a abandonné son rôle de sugar baby après quelques mois. Judith est actuellement sugar baby et projette de suivre le même parcours : l'escorting lui permettra d'assumer la nature professionnelle de ses prestations, sans devoir faire croire à ses clients qu'elle entretient une relation affective sincère avec eux.

2. L'acte sexuel

Lorsque le premier acte est achevé et que les échanges et rencontres à caractère non-sexuel ont eu lieu, vient le second acte, cette fois de nature sexuelle. Il se déroule le plus souvent à l'hôtel ou dans une salle de massage louée à cet effet, et en tout cas jamais au domicile de l'étudiante.

2.1. Les attentes du client

Au niveau sexuel, comme dans le cadre des rencontres précédentes, l'étudiante doit répondre aux attentes de son client. Le rôle devient ici plus complexe à jouer : elle doit satisfaire le client sexuellement, tout en continuant à incarner le personnage de l'étudiante innocente et pure. Le jeu d'actrice doit donc être adapté subtilement afin de répondre à ces attentes paradoxales du client.

« À partir du moment où ils paient, ils veulent pas une personne coincée, ils veulent une personne naïve, un peu débutante, mais pas coincée. » - Stéphanie

Il faut donc ici que l'étudiante soit suffisamment douée pour satisfaire le client, sans toutefois révéler son expertise. L'exercice est particulièrement difficile pour les sugar babies comme Judith, qui doivent donner l'impression au sugar daddy qu'elles sont des étudiantes inexpérimentées et qu'elles entretiennent une relation affective sincère et unique avec lui.

« Il faut pas que je sois trop pro, parce qu'il faut surtout pas que je sois une escort. Ils doivent toujours penser que je suis une relation. [...] Sexuellement je vais rarement modifier mes aptitudes, le fait que je suis très brillante, que je le supplie de continuer, que je simule, ça je le fais à peu près avec tout le monde. Maintenant, la façon dont je l'amène sera plus ou moins pro en fonction de la personne en face. » - Judith

Les escorts comme Marie n'ont pas besoin de faire croire au client qu'elles ont une réelle affection pour lui. Cependant, cette relation professionnelle assumée ne signifie pas pour autant que le service doit être professionnel et « automatique » : ici aussi, l'étudiante doit feindre la timidité et l'innocence.

« Les clients sont pas dupes, ils savent que t'en as vu des bites. Ce qu'ils veulent, c'est avoir l'impression que t'es avec eux. Si t'es mécanique, même si tu sucés bien, c'est pro mais ça fait bander personne. C'est pas le but. [...] Pour moi, être pro c'est être pro dans le jeu de la séduction autant que dans l'acte sexuel. Ça peut vouloir dire faire la meuf minaude, rougir un peu, etc. » - Marie

Etant donné qu'elles se trouvent dans un rapport tarifé avec le client, les étudiantes ressentent une forme de nécessité de se plier aux désirs de ce dernier, sans toutefois le vivre nécessairement comme une contrainte négative.

« Quand je travaille, mon objectif, ce qui me rend vraiment heureuse, c'est que le mec se dise "C'est un super coup, elle est incroyable". Donc tout ce que je fais qui m'amène à cet objectif me rend heureuse. Il y a des choses que tu fais par obligation mais si ça te permet d'arriver au résultat que tu voulais, alors tu as un but en soi, tu mets du sens dans ce que tu fais. C'est jamais arrivé que je me dise "Oh non il faut que je le suce". » - Marie

Ici encore, il s'agit d'une représentation, qui est vécue comme n'ayant « rien à voir » avec le sexe dans la vie privée. Marie explique que « l'optique est que tu vends de l'intimité, mais que toi, tu n'es pas intime ». Elle doit parfois mentir au client en prétendant qu'elle a envie d'accomplir certains actes sexuels, mais à ses yeux cette obligation de faire semblant d'aimer cela est une simple conséquence de la dimension professionnelle du rapport sexuel.

*« Avec un client, même si j'ai pas envie de le sucer je vais le faire parce que c'est mon job, et il serait déçu que je le suce pas. Et je pourrais être moi-même et dire "Je vais pas le sucer je suis pas trop dans le mood" mais c'est pas ce qu'ils veulent. Ce qu'ils veulent, c'est que je sois dans le mood, et que je sois la personne qui est là, dans le moment, présente, drama-free et spontanée. Du coup, **je fake le fait que j'ai trop envie de le sucer, mais quand tu vas chez la caissière, elle va aussi te mentir quand elle te dit "oh bonjour" alors qu'on sait qu'elle passe une mauvaise journée.** C'est juste le travail qui te met une certaine barrière. » - Marie*

2.2. Les limites imposées par l'étudiante prostituée

S'il est vrai que les étudiantes considèrent comme une chose normale d'exécuter des prestations sexuelles même si elles n'en ont pas vraiment envie, elles se réservent cependant le droit de fixer des limites à ce qu'elles acceptent de faire. Plusieurs d'entre elles refusent par exemple de pratiquer le sexe anal, d'embrasser le client ou d'avalier son sperme.

Certaines limites sexuelles imposées par les étudiantes relèvent de leur sécurité. De manière générale, elles refusent les relations non protégées. Plusieurs d'entre elles refusent également les rapports à connotation sadomasochiste dans lesquels elles seraient en position de soumission car être contrôlées de la sorte par le client leur paraît trop dangereux ; elles n'acceptent donc que les rapports sadomasochistes dans lesquels elles sont en position de domination.

Les limites sexuelles permettent également de marquer la distinction entre la vie sexuelle professionnelle et la vie sexuelle privée. Par exemple, Charlotte et Judith refusent toutes les deux d'embrasser leurs clients, et réservent cette pratique à leurs amants.

« Je trouve que c'est pas bien. Même si je suis pas en couple avec quelqu'un, c'est pas bien. Parce que de 1, je suis pas amoureuse d'eux. De 2, c'est vraiment répugnant je trouve, parce que c'est un, puis un, puis un, et puis à la fin tu t'en sors plus. Faut toujours se réserver. » - Charlotte

« J'aime pas embrasser parce que pour moi c'est très intime. Autant le sexe j'en ai rien à foutre parce que j'ai toujours dissocié ça de l'amour, autant le baiser, pour moi c'est vraiment un truc très intime. J'embrasse pas facilement avec la langue – d'ailleurs, la plupart du temps j'aime pas ça. Et du coup avec mes clients j'aime pas, je le fais le moins possible. Je fais en sorte de me mettre dans des positions dans lesquelles je suis sûre qu'ils vont pas m'embrasser. Par exemple, je vais beaucoup plus les diriger vers la levrette. » - Judith

Ces limites sexuelles peuvent être difficiles à faire respecter par les clients, pour lesquels les interdictions peuvent parfois devenir des obstacles obsessionnels à faire tomber à tout prix. Marie, par exemple, n'a encore jamais pratiqué le sexe anal et a décidé de réserver cette pratique pour plus tard dans sa vie privée. Son refus rend fous les clients, qui proposent des sommes d'argent extrêmement élevées pour pouvoir pratiquer la sodomie avec elle : « *Ils pensent qu'ils peuvent tout acheter !* ». Judith est confrontée à la même obstination des clients quand elle leur explique ne pas vouloir de cunnilingus.

*« J'ai toujours détesté le cunni, je hais ça très très fort. Dans le privé je ne le fais jamais, et avec les clients j'évite un maximum de le faire. Mais certains clients en ont rien à foutre, que j'aime bien ou pas. Ils vont me sortir quelque chose du genre "Oui mais c'est parce que tu n'as jamais eu quelqu'un comme moi", ou ce genre de conneries. **Ils insistent vraiment beaucoup et là je comprends que c'est un truc qui est non-négociable.** Alors là, soit je prends la décision de ne pas le faire, mais du coup je perds l'argent, soit je prends sur moi et j'attends pendant 15 minutes que le temps passe et très rapidement je dis genre "Je suis beaucoup trop excitée, j'ai trop envie de toi, je veux que tu me prennes", ça fonctionne très bien. » - Judith*

Parfois, les clients semblent donc accorder peu de respect au consentement des étudiantes, et considérer les limites sexuelles qu'elles leur imposent comme un jeu à gagner. Lorsque les clients se montrent insistants et irrespectueux, cependant, Marie estime qu'elle est en droit de mettre fin à la relation et de partir avec sa rémunération.

*« Pour les overnight², en général je demande 7 heures de sommeil, parce que t'as pas envie de passer ta nuit à baiser, ou tu dois travailler le lendemain, etc. Les autres escorts m'ont dit qu'elles faisaient semblant de dormir pour qu'on arrête de les baiser, mais ça c'est un manque de respect énorme, tu peux juste prendre l'argent et te casser. **Parfois, les gens poussent tes limites comme ça. Mais tu dois te dire que t'as toujours la possibilité de prendre l'argent et te casser.** ».*

Interrompre le rapport sexuel et partir peut cependant s'avérer difficile, et plusieurs étudiantes ont vécu des moments difficiles où elles ont eu du mal à poser leurs limites et à les faire respecter. Marie, par exemple, est un jour repartie en pleurant d'une rencontre avec un client qui était amateur de sadomasochisme et avec lequel elle n'était pas parvenue à fixer des limites. Judith aussi a vécu un épisode difficile avec un client.

² Une « overnight » signifie une nuit entière passée avec un client.

« Il y a une seule fois où je me suis sentie mal [...] [Le client] me dégoûtait, il avait des tics, par exemple il disait "Mmmh delicious" et il parlait mal anglais. C'était des références de film porno dégueulasse, et en plus il m'a fait mal physiquement parce qu'il me griffait avec ses ongles. Au niveau du sexe il me faisait vraiment mal, et j'ai arrêté après 45 minutes, je suis partie et j'étais pas bien, déjà parce que physiquement j'avais mal mais même, ce jour-là j'étais pas bien parce que j'ai pleuré en rentrant à la maison. J'ai pris une semaine à revenir sur les sites et reparler avec des clients. C'est la seule fois où je l'ai mal vécu. Toutes les autres fois je le vis très bien, et ça m'a rappelé que j'avais dépassé ma zone de confort et que ma zone de confort est super importante et qu'il faut pas que je la dépasse, qu'il faut pas faire d'exception. » - Judith

3. Rester dans le personnage

Durant l'entièreté de sa prestation, que ce soit durant l'acte non-sexuel ou sexuel, l'étudiante doit rester dans son personnage de prostituée. Le maintien de cette frontière étanche entre sa vraie identité et son rôle prostitutionnel peut être délicat, surtout si la représentation dure longtemps ou si l'étudiante est fatiguée ou nerveuse.

Il peut arriver, par exemple, que l'étudiante laisse échapper son vrai prénom : cela arrive parfois à Marie lorsqu'elle raconte une anecdote à un client. Dans ce cas, le client fait semblant de rien et continue à l'appeler Marie afin de ne pas la mettre mal à l'aise. Les deux acteur·ice·s de la représentation coopèrent donc pour que celle-ci se déroule sans accroc, sans que ni le client ni l'étudiante ne se retrouve dans une situation embarrassante où son rôle serait dévoilé, ce que Goffman appelle « perdre la face » (Goffman, 1974).

Il arrive également que la représentation soit éprouvante et que l'étudiante éprouve le besoin de faire une pause et de quitter brièvement son rôle. Elle se retire alors dans les coulisses (toilettes ou salle de bain), ou interrompt simplement la prestation afin de recomposer son personnage.

« Parfois pendant l'acte sexuel j'ai un peu un down et je dois me re-focus, parce que c'est pas ce que je vends en tant que Marie. Et du coup là, je propose de faire une petite pause, de souffler un peu ou je dis que je vais me rafraichir. [...] Si t'es pas focus dans ce que tu fais, alors tu te vois en train de te faire baiser par quelqu'un d'autre. T'es plus dedans, et c'est quelque chose que je trouve très difficile. Enfin moi, par exemple, je me suis fait violer, et c'est le truc où t'es plus acteur, mais t'es très passif. Donc je dois vraiment être à fond dans ce que je fais, parce que si je suis pas dedans, alors je le subis, et j'en ai pas envie. » - Marie

Stéphanie est parfois confrontée à la même difficulté lorsqu'elle ne se sent pas suffisamment préparée pour la représentation.

« Parfois je suis pas assez prête psychologiquement et du coup c'est difficile en fait. Quand je suis pas assez prête c'est vraiment pas facile. Si c'est un rendez-vous assez rapide ça passe encore, mais quand je suis pas prête psychologiquement et que c'est un dîner qui s'éternise là c'est un peu compliqué. » - Stéphanie

Judith, au contraire, ne prend jamais de pauses pendant la rencontre, même si elle trouve la représentation éprouvante : elle préfère en finir rapidement afin de rentrer chez elle et de quitter son personnage. Elle limite d'ailleurs volontairement la durée de ses rencontres avec les clients.

*« Un rendez-vous c'est 3-4 heures max. **C'est fatigant de tenir le rôle si longtemps et au bout d'un moment, ça m'ennuie, j'ai envie de pouvoir devenir moi.** Et si je dois être avec une personne pendant 8 heures d'affilée, ça veut dire que pendant 8 heures je ne peux être que Judith. Or, faire attention tout du long au fait que je ne peux pas bâiller, ne pas me tenir droite, aller trop souvent aux toilettes... c'est fatigant, même si c'est rigolo et même si j'aime bien le faire. Mais pas sur d'aussi longues durées. **Et la nuit je ne veux pas, parce que pour moi, dormir avec quelqu'un c'est très intime, et puis je ne pourrais pas me contrôler ou être dans un rôle pendant que je dors.** Je ne pourrais pas être une femme parfaite au réveil – au réveil, je pue de la gueule, quoi. La nuit, je veux la passer chez moi, pouvoir dormir dans une position absurde ou manger des chips dans le lit. » - Judith*

Partie II – Le rôle de « non-prostituée »

Dans la première partie de ce mémoire, j'ai présenté le personnage de la « jeune étudiante prostituée ». Cependant, l'entièreté du quotidien de l'étudiante est impactée par cette activité prostitutionnelle. Si elle doit jouer son rôle de prostituée avec ses clients, elle doit par ailleurs rester elle-même dans tous les autres aspects de sa vie, souvent parce qu'elle cache son activité prostitutionnelle à son entourage, mais aussi parce qu'elle veut maintenir une frontière étanche entre sa vie professionnelle et sa vie privée. Son quotidien devient donc le théâtre de son autoperonnification : elle joue le rôle de celle qu'elle était avant de se prostituer et incarne une version « non-prostituée » d'elle-même. Ce sera l'objet de cette seconde partie.

L'étudiante est confrontée à de nombreux défis dans ce nouveau rôle. Tout d'abord, elle fait l'expérience du stigmate qui frappe toutes les prostituées (Chapitre 1). Ce stigmate la confronte à une question difficile : révéler son activité à ses proches ou leur mentir (Chapitre 2). Enfin, même lorsque l'étudiante ne cache pas son activité à son entourage, elle doit malgré tout protéger sa vie affective et sexuelle (Chapitre 3) sans perdre de vue son projet d'études (Chapitre 4). Se pose enfin la question pour l'étudiante de mettre un terme ou non à son activité (Chapitre 5).

Chapitre 1 - Le stigmate prostitutionnel

Goffman définit le stigmate comme l'attribut qui transforme une personne en un individu mauvais, vicié et profondément discrédité, à l'instar de l'individu « mentalement dérangé, emprisonné, drogué, alcoolique, homosexuel, chômeur, suicidaire ou d'extrême-gauche » (Goffman, 1975, p. 14). L'étudiante qui débute son activité prostitutionnelle prend très rapidement conscience que la prostitution est frappée de ce même stigmate. Comme nous le verrons plus loin, c'est ce stigmate qui amène la plupart des étudiantes à cacher leur activité à leur entourage. Elles doivent en effet se confronter à la fois à leur propre regard sur leur activité prostitutionnelle (1), et à celui de leur entourage (2).

1. Le regard des étudiantes sur leur activité

1.1. Un regard négatif

Certaines des étudiantes que j'ai interrogées portent un regard très négatif sur leur activité, et regrettent de s'être prostituées. Tel est notamment le cas de Charlotte et de Flore.

« *C'est un truc qui n'est pas bien. Normalement, quand t'es jeune tu profites de la vie, tu dois pas te soucier si t'as tes parents, mais si tu les as pas ben voilà... C'est pas bien parce que tu salis ton corps.* » - Charlotte

« *Pour moi, c'était un truc très autodestructeur. C'était un engrenage qui m'emmenait dans quelque chose de fondamentalement douloureux. Il y a cette idée que tu vas te vendre le plus cher possible, que tu es la plus belle, la plus intelligente... C'est une façon très facile d'établir qu'on a de la valeur tout en étant, d'une certaine manière, le déchet de la société.* » - Flore

Stéphanie, quant à elle, porte un regard ambigu sur son activité de sugar baby et d'escort. Son activité lui plaît et elle aime généralement passer du temps avec ses clients. Cependant, elle estime qu'il s'agit de quelque chose de négatif pour elle, et regrette de l'avoir fait.

« *Ça peut pas être positif en fait. Je vois pas comment ça peut être positif. Ok ça rapporte de l'argent c'est bien mais ça fait pas tout, donc je vois pas ce qui peut être positif là-dedans. [...] Je pense que c'est pas une bonne chose parce que sur le long terme c'est pas durable. Par exemple, arrivé trente ans, ça devient difficile de faire ça. Et puis même, ça apporte rien, ça empêche d'avoir des relations sincères, donc je pense que c'est mieux d'éviter. Si c'était à refaire, je le referais pas.* » - Stéphanie

1.2. Un regard positif

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cependant, toutes les étudiantes qui se prostituent ne le font pas par nécessité, et certaines s'épanouissent réellement dans cette activité. En effet, si Charlotte, Flore et Stéphanie portent un regard négatif sur leur activité, tel n'est en revanche pas le cas des quatre autres étudiantes que j'ai interrogées. Il faut toutefois garder à l'esprit, comme précisé précédemment (cf. « Méthodologie »), que mon échantillon est peut-être biaisé : les étudiantes qui posent un regard positif sur leur activité sont davantage susceptibles de vouloir en parler à une inconnue.

Marie et Judith sont toutes les deux féministes « pro-sexe » : elles aiment leur activité prostitutionnelle, revendiquent leur statut de « putes » et prévoient de continuer l'escorting pendant encore plusieurs années.

« *J'ai une certaine fierté à faire ce que je fais. Je passe mon temps à faire des blagues sur le fait que je suis une pute, et j'adore ça.* » - Judith

Pour Marie, le plus gros point positif de son travail est le sentiment d'indépendance et de pouvoir qu'il lui procure, et la fierté d'être une cheffe d'entreprise talentueuse.

*« Quand je sors de mes rendez-vous, **je me sens empowered**, je me sens forte et belle en regardant tous mes billets, c'est vraiment un moment puissant. J'ai rien de comparable dans ma vie d'avant. Je me dis "J'ai gagné ça toute seule, je me débrouille fucking bien !" » - Marie*

Tina aussi se considère comme une entrepreneuse à succès : ayant commencé l'escorting lorsqu'elle était étudiante, elle est très fière d'être propriétaire, quelques années plus tard, de son propre salon de massage tantrique. Quant à Judith, ce qu'elle préfère dans son activité, ce n'est pas tant la démarche entrepreneuriale que la sécurité financière et le confort de vie qu'elle lui apporte.

*« Pour moi c'est très positif. **C'est important pour moi que les gens comprennent que c'est pas un truc que je fais malgré moi et dont je veux sortir**, moi je pense que je vais le faire pendant des années. Ça m'aide à sortir de problèmes énormes et ça me retire un tel poids de savoir que peu importe ce qui se passe demain, tout ira bien parce que j'ai ce job qui pourra m'aider à m'en sortir rapidement. [...] C'est de l'argent facile, énorme et facilement déblocable. Du coup ça a un impact énorme sur le reste de ma vie parce que c'est un soulagement sur la qualité de vie. Je le ferais pas si c'était pas pour des questions financières. Je ne vois aucun autre job pour le moment qui puisse m'apporter autant. » - Judith*

Durant ma discussion avec Judith, celle-ci insistait sur le fait qu'elle n'était pas contrainte de se prostituer et qu'elle le faisait parce qu'elle en avait envie. Cette précision était également très importante pour Morgane et son petit-ami Ludovic, qui estiment que leur activité a renforcé la confiance au sein de leur couple.

*« Ce que je trouve important dans notre sujet, c'est qu'**il faut comprendre ça, qu'on trouve du plaisir dedans**. Je sais que c'est un sujet très difficile à comprendre pour des gens normaux. » - Ludovic*

Par son utilisation de l'expression « gens normaux », Ludovic met le doigt sur le stigmate prostitutionnel : il estime que Morgane et lui, en raison de cette activité, ne font plus partie du « normal », mais du marginal, autrement dit du stigmatisé.

Il ressort de ces témoignages que le regard que portent les étudiantes sur leur activité, qu'il soit positif ou négatif, est en partie le fruit du stigmate prostitutionnel. Lorsque les étudiantes parlent de leur activité en termes négatifs, elles se réfèrent souvent au stigmate : c'est par exemple le cas de Charlotte, qui se trouve salie par son activité. En revanche, lorsque les étudiantes portent un regard positif sur leur activité, il s'agit d'un regard de défi : Marie, Judith, Tina et Morgane revendiquent avec plus ou moins de force leur droit de se prostituer si cela leur plait, et prennent le contrepied du stigmate dont la société les entache.

2. Le regard extérieur sur leur activité

Quel que soit le regard que portent les étudiantes sur leur activité prostitutionnelle, elles sont entachées d'un stigmatisme aux yeux de la société. L'une des difficultés auxquelles sont confrontées les étudiantes prostituées est d'ailleurs la volonté de certain·e·s inconnu·e·s de leur faire connaître leur désapprobation.

« Même lors du premier rendez-vous dans un café, c'est évident à mon attitude que je suis en pleine séduction avec un client. Je sais pas si les gens autour savent que je suis une escort ou s'ils pensent que je suis une jeune femme dans une vraie relation amoureuse pour l'argent, mais dans tous les cas il n'y a aucun doute sur le fait que je suis une jeune femme superficielle, qui se tape le mec pour son argent. Et franchement, s'il y a 10 personnes dans le café, il y en aura au moins 3 qui me lancent des regards vraiment furieux, et profondément méprisants, pour me faire comprendre qu'ils ne sont pas d'accord avec ce que je fais. » - Judith

Marie ressent également ce regard négatif sur son activité : elle explique qu'elle se sent coupable de se prostituer et que cela la dérange de se sentir mal, car elle estime avoir le droit de faire ce qu'elle veut. Ainsi, même Judith et Marie, qui revendiquent avec fierté leur activité prostitutionnelle, ressentent ce stigmatisme. Judith, cependant, souligne qu'elle n'accorde aucune importance aux inconnu·e·s qui la regardent avec colère.

Une autre difficulté à laquelle doivent faire face certaines étudiantes est leur perte de valeur aux yeux de leur entourage.

« J'ai deux types avec qui j'ai couché qui m'ont dit qu'ils pourraient jamais tomber amoureux d'une fille qui s'est prostituée une fois dans sa vie. Pour eux, c'est comme si le fait que je suis libérée, indépendante et que je fais ce que je veux avec mon corps m'exclut du grand marché de l'amour. Pour moi, c'était violent. Ça m'a atteinte. C'est cette espèce de recherche de pureté, tu dois pas avoir couché avec trop de mecs, tu dois pas être trop indépendante, tu dois pas trop savoir ce que tu veux. » - Marie

Au-delà de la perte de valeur, plusieurs étudiantes craignent beaucoup le qu'en-dira-t-on et redoutent d'être au cœur des commérages. C'est la principale crainte de Morgane et Ludovic, qui vivent isolés de leurs familles respectives mais craignent les réactions du voisinage.

« [Ludovic] Ça fait toujours beaucoup de bruit, c'est sujet à discussion. On veut une vie tranquille où personne ne nous fait chier. [Morgane] Ouais, on n'a pas envie qu'on parle dans notre dos. C'est surtout dans les villages, on préfère rester discrets parce que les gens aiment bien parler parce qu'ils ont rien à discuter. » - Morgane et Ludovic

L'activité prostitutionnelle semble également diminuer l'importance du consentement des étudiantes aux yeux des personnes qui savent qu'elles se prostituent. Marie, par exemple, a récemment été contactée par un jeune photographe débutant qui lui a proposé un shooting gratuit en ces termes : « *Ça te dirait que je te prenne en photo et peut-être plus ?* ».

« Il y a vraiment le biais "Ah mais vu qu'elle est escort ça doit être ok". Je sens ça vraiment fort dans la culture du viol, "Mais après tout c'est une pute, elle couche avec les gens alors qu'elle en a pas envie". Les hommes se permettent de bafouer mon consentement parce que j'attacherais moins de valeur aux personnes avec qui je couche. » - Marie

Chapitre 2 – La représentation mensongère

Lorsqu'elles commencent à se prostituer, le stigmate prostitutionnel confronte les étudiantes à un choix : parler ou non de leur activité à leur entourage (1). Souvent, elles choisissent de cacher la réalité à leurs proches, et doivent alors apprendre à gérer le mensonge au quotidien (2). Elles entrent alors dans une représentation mensongère devant leurs proches (ce que Goffman appelle la « représentation frauduleuse » (1973a, p. 61)). Cette situation de mensonge permanent a souvent un impact sur les relations sociales de l'étudiante avec son entourage (3).

1. A qui mentir ?

La question du mensonge se pose différemment selon les membres de l'entourage des étudiantes : partenaire amoureux·euse (1.1), ami·e·s (1.2) ou famille (1.3).

1.1. Mentir à son/sa partenaire

Les seules étudiantes de mon échantillon qui sont actuellement en couple sont Morgane, qui se prostitue en collaboration avec son petit-ami Ludovic, et Judith, qui vit en polyamour. Dans ces deux cas, l'entrée dans l'activité prostitutionnelle a été décidée conjointement, rendant superflu tout mensonge.

« Mes copains étaient les premiers au courant. Ça s'est très bien passé avec celui avec qui je suis maintenant. Il était super curieux et excité, me disant juste d'être prudente, de faire attention. [...] Ça n'a rien modifié du tout dans mon couple : pas de différence, pas de malaise. C'est juste un job : je pars travailler, je rentre du travail, et voilà. » - Judith

Ces deux situations sont les seules dans le cadre desquelles la relation de couple s'est avérée possible. Toutes les autres étudiantes sont célibataires, même si elles ont des relations sexuelles

dans leur vie privée. Marie, par exemple, explique avoir des « *plans cul réguliers* » qui sont généralement au courant de son activité prostitutionnelle, bien qu'elle estime ne pas avoir le devoir de leur en parler. Seule Stéphanie a tenté de se prostituer tout en étant en couple et en cachant son activité à son petit-ami, qu'elle fréquentait depuis six mois.

« Je pensais pas qu'il allait le savoir. Mais bon, il s'est vite rendu compte que j'étais différente. Il a vu que j'étais moins disponible, il a vu que même juste pour lui accorder du temps, pour faire des sorties, j'étais beaucoup moins disponible. Sexuellement, j'étais moins disponible aussi. » - Stéphanie

Son petit-ami et elle ont rompu peu de temps après. Selon Stéphanie, la relation était de toute façon vouée à l'échec :

« Je sentais que c'était pas forcément l'homme de ma vie donc j'étais pas stressée par rapport à ça non plus. Je me suis dit "Tant pis s'il est pas content". » - Stéphanie

1.2. Mentir à ses ami·e·s

Souvent, c'est auprès de leurs ami·e·s que les étudiantes prostituées trouvent le plus de soutien, bien qu'elles cachent généralement leur activité à la majorité de ceux/celles-ci. Seule Judith a décidé de révéler son activité prostitutionnelle à l'entière de ses ami·e·s.

« Mes amis, c'est pas que je m'en fous qu'ils le sachent, c'est même que je veux qu'ils le sachent. [...] Au tout début, pendant un mois, j'ai menti à quelques amis en disant que j'étais serveuse mais c'était trop chiant, trop difficile, puis j'avais envie de partager cet aspect-là de ma vie. Le soir de mon anniversaire, je l'ai juste balancé à tout le monde. Aucun n'était vraiment choqué. Ils m'ont dit que venant de n'importe qui d'autre ça les aurait étonné, mais pas de moi. J'ai pris ça comme un vrai compliment. » - Judith

Les autres étudiantes préfèrent garder leur activité secrète pour la plupart de leurs ami·e·s, et n'ont choisi que quelques personnes qu'elles ont mises dans la confiance. Certaines, comme Charlotte, estiment en effet que leur activité ne concerne qu'elles et qu'il n'y a pas lieu de la révéler. C'est également le cas de Flore, qui n'a parlé de son expérience prostitutionnelle qu'à deux ami·e·s.

« Je n'ai pas besoin de dire ça à mes autres amis, je ne vois pas l'intérêt de leur dire ça, parce que je pense que ça pose question pour quelqu'un qui l'entend, c'est pas forcément facile à entendre. » - Flore

Si les ami·e·s des étudiantes sont souvent d'importants soutiens, la révélation de l'activité prostitutionnelle à certain·e·s ami·e·s de longue date peut s'avérer plus délicate. Marie, par exemple, a regretté d'en avoir parlé à son amie d'enfance, car cette dernière l'a « regardée avec

pitié », et a entrepris de vérifier qu'elle posait correctement ses limites dans le cadre de son activité prostitutionnelle. Marie a trouvé cette réaction infantilisante et sa relation avec son amie s'en est trouvée affaiblie. Judith aussi a rencontré cette difficulté avec sa meilleure amie.

*« Au tout début c'était un peu bizarre avec ma meilleure amie parce qu'elle l'a pas pris comme un truc positif, elle était super inquiète et avait un peu de jugement. **Elle passait son temps à essayer de me trouver un autre job, et ça a commencé à me fâcher parce qu'elle acceptait pas le truc.** Du coup j'ai eu une grosse conversation avec elle en lui disant que soit elle l'acceptait, soit je ne lui en parlerais plus. La conversation a fonctionné, et ça a repris normalement après. » - Judith*

Stéphanie aussi a dû renoncer à parler de son activité à l'une de ses meilleures amies, qui « est très religieuse » et ne pourrait pas accepter que Stéphanie se prostitue.

Il ressort de ceci que la plupart des étudiantes choisissent avec soin les personnes à qui confier leur secret : il s'agit des ami·e·s qui, selon elles, ressentent moins le stigmate prostitutionnel. C'est ce que Marie exprime quand elle dit qu'elle a « choisi de n'en parler qu'aux amis dont elles savaient qu'ils soutiendraient son choix ». Dans certains cas cependant, les étudiantes trouvent important d'en parler à d'autres ami·e·s, tel·le·s que leurs ami·e·s d'enfance, qui peuvent porter un regard différent sur la prostitution. Ces ami·e·s peuvent alors se sentir investi·e·s de la mission d'aider l'étudiante à cesser de se prostituer. Cette réaction, parfois perçue comme infantilisante et stigmatisante, peut engendrer des conflits importants entre l'étudiante et son ami·e.

1.3. Mentir à sa famille

Si les partenaires amoureux et les ami·e·s des étudiantes sont fréquemment informé·e·s de leur activité prostitutionnelle, leur famille ne l'est en revanche jamais. Seule Tina a parlé à ses parents de son activité, mais uniquement lorsqu'elle est devenue propriétaire de son propre salon de massage tantrique : elle ne leur a jamais dit qu'elle avait été escort lorsqu'elle était étudiante.

Pour Morgane et Charlotte, la situation est particulière : Morgane habite loin des membres de sa famille et n'a pas beaucoup de contacts avec eux, tandis que Charlotte a perdu ses parents lors du génocide rwandais et a une relation compliquée avec sa sœur. La question du mensonge (à la famille de Morgane et à la sœur de Charlotte) se pose donc de manière différente pour elles, car elle ne relève pas de leur quotidien et n'impacte que certains contacts peu fréquents avec les membres de leur famille. Quant à Flore, elle vit avec ses parents et ses frères et sœurs, mais ne considère pas comme une chose anormale de leur cacher son expérience prostitutionnelle.

« Si c'était devenu un grave problème psy je leur en aurais parlé mais sinon je ne vois pas de raison de leur en parler. Ça m'a toujours fait bizarre les familles où on parle de ça, c'est sans doute très sain mais c'est pas comme ça chez moi. Je pense que c'est sain d'avoir des zones de sa vie dont on ne parle pas à ses parents. » - Flore

Marie, Judith et Stéphanie décrivent leur famille comme incapable de supporter l'idée qu'elles se prostituent. Pour elles, la situation serait catastrophique si leur famille venait à découvrir leur activité. Marie, par exemple, explique que sa mère serait dévastée si elle l'apprenait, et qu'elle « se demanderait où elle a foiré ». Stéphanie aussi craint la réaction de ses parents.

« Ce sont des flamands de l'ancienne génération donc c'est vraiment pas faisable pour eux. Ils vont juger et surtout être très très très déçus, et je n'ai pas envie de décevoir ma famille. » - Stéphanie

Judith, quant à elle, n'a presque plus de contacts avec sa famille, à part avec sa grand-mère. C'est surtout pour elle que Judith veut à tout prix garder sa profession de sugar baby secrète.

*« Personne dans ma famille ne le sait et personne ne doit le savoir. Ma relation avec eux est à peu-près non-existante, ils sont très de droite conservatrice, ça me correspond pas des masses. Je voudrais pas qu'ils le sachent, mais c'est plus parce que quelque chose se briserait. En soi tout est déjà brisé et j'ai plus aucune relation avec eux, mais j'ai pas encore réussi à me détacher assez que pour dire que je m'en fiche à 100% de ce qu'ils pensent. J'ai seulement ma grand-mère qui sert de parent. **Ma grand-mère j'en suis très proche et elle je veux surtout pas qu'elle le sache parce que ça lui briserait le cœur. Je l'aime trop pour lui faire de la peine.** » - Judith*

2. Le mensonge au quotidien

Comme nous venons de le voir, les étudiantes cachent souvent leur activité à leur famille et à la plupart de leurs ami·e·s. Elles sont donc contraintes de mentir au quotidien à de nombreuses personnes dont elles sont proches. Elles doivent dès lors être vigilantes, même dans ce qui relève de la routine (2.1), et être prêtes à rebondir et à se sortir de faux-pas éventuels (2.2).

2.1. La vigilance dans la routine

L'étudiante qui se trouve constamment dans une représentation mensongère est dans une situation précaire : elle porte le stigmate de la prostitution, et craint en permanence d'être discréditée si ce stigmate est découvert (Goffman, 1975). Goffman explique que « celui qui fait semblant est contraint de prêter attention à des aspects de la situation sociale à l'égard desquels les autres se comportent sans souci ni calcul. Les routines inconscientes des normaux posent souvent des

problèmes d'organisation aux individus discréditables. [...] L'individu affligé d'un défaut secret [devient] ainsi étranger au monde plus simple au sein duquel ceux qui l'entourent paraissent installés » (1975, p. 108).

Les étudiantes prostituées se retrouvent exactement dans la situation décrite par Goffman. Des gestes simples qui ne leur demandaient précédemment aucune attention particulière requièrent maintenant toute leur concentration et constituent autant de pièges. Marie est l'étudiante qui rencontre le plus de difficultés à cet égard, car contrairement aux autres, elle passe beaucoup de temps avec sa famille et exerce régulièrement son activité d'escort. Elle est récemment partie en voyage à New York avec un client, et a pris beaucoup de précautions pour éviter les soupçons.

« C'est vraiment chaud parce qu'il faut pas que les gens se posent trop de questions. Quand je suis partie à New-York j'ai dit que je partais en France. A ma famille j'ai dit que je partais avec les amis, et aux amis j'ai dit l'inverse. Je suis quelqu'un qui a tendance à partager sur les réseaux sociaux, mais maintenant dans ma vie privée il faut que j'arrête de faire ça. Si ma mère me dit d'envoyer une photo de la plage et que je suis à New-York, je suis un peu embêtée. » - Marie

L'une des grandes difficultés des étudiantes prostituées est de cacher à leurs proches qu'elles gagnent beaucoup plus d'argent que les étudiant·e·s ordinaires. Judith doit parfois mentir à sa grand-mère pour justifier de grosses rentrées d'argent.

« Je lui dis par exemple que j'ai été serveuse dans un bar et que j'ai fait énormément d'heures en plus, que j'ai eu plein de pourboires. Si je loue un appart qui aurait dû être trop cher pour moi, ben alors je modifie le prix, je dis qu'il y avait une promo, je fais croire que j'ai un autre job. » - Judith

Stéphanie aussi doit improviser des réponses à sa famille française, qui s'étonne de la qualité de l'appartement qu'elle loue à Bruxelles. Marie, quant à elle, a pris le parti de ne pas augmenter son niveau de vie et de placer tous ses revenus professionnels sur un compte épargne. Depuis janvier, elle a ainsi accumulé plus de 10.000€ d'économies.

« Je ne claque pas de la thune pour en claquer. Et puis, mes amis n'ont pas d'argent et ils ne savent pas que j'ai plein d'argent donc de toute façon, qu'est-ce que j'en ferais ? » - Marie

Enfin, les étudiantes prostituées doivent cacher à leur entourage leur connaissance du monde de la prostitution. Marie évolue dans les cercles étudiants et féministes et a beaucoup de mal à s'empêcher de rectifier les propos erronés qu'elle entend au sujet de son activité.

« Je pourrais faire des conférences sur la prostitution, je serais hyper bonne là-dedans, mais là ce serait trop obvious pour ma vie privée que je suis une pute. Parfois avec mes potes quand ils disent des trucs sur les prostituées je peux pas vraiment réagir : je leur dis mais je peux pas être trop vindicative ou donner des données que j'ai parce que ce serait trop suspect. Et là j'ai envie de le dire à tout le monde, de dire que j'ai pas honte, qu'il faut pas avoir honte et que c'est des enfoirés de stigmatiser. » - Marie

2.2. Éviter les faux-pas

Il peut arriver que le secret de l'étudiante prostituée manque d'être révélé : Goffman appelle ces moments dangereux des « faux-pas » ou « incidents » (Goffman, 1973a, p. 198).

« Un jour ma mère a trouvé des préservatifs dans mon sac. Mais vraiment beaucoup, mon sac était rempli. Et elle a rien dit, mais elle m'a juste dit "Ça fait mauvais genre". Mais je sais que ça en dit long quand même. Et puis elle a déjà vu que je rentrais, que j'étais censée aller voir mes copines et qu'en rentrant j'avais mes talons dans mon sac, des choses comme ça. » - Stéphanie

Les étudiantes peuvent toutefois compter sur leurs proches pour les aider inconsciemment à préserver les apparences. Goffman appelle cela le « tact » du public : « Lorsque des acteurs commettent une étourderie qui fait apparaître une contradiction nette entre l'impression donnée et la réalité ainsi dévoilée, le public peut, par délicatesse, "ne pas voir" l'étourderie ou bien accepter sans réserve l'excuse qu'on en donne. » (Goffman, 1973a, p. 218).

La volonté du public de ne pas se rendre compte de la représentation mensongère peut parfois aider l'étudiante à se sortir d'une situation délicate. Récemment, Marie a laissé échapper au cours d'une conversation avec ses ami·e·s qu'elle avait visité New York, alors qu'elle leur avait affirmé qu'elle avait passé ses vacances en France. Contre toute attente, aucun·e de ses ami·e·s n'a relevé cette remarque étrange.

« Il faut se dire que mes amis me connaissent, et ça paraîtrait tellement gros que je leur cache un truc tellement gros, qu'il y a plus de chances pour eux que j'aie fait un lapsus ou que je sois partie à New-York il y a super longtemps... » - Marie

En cas de faux-pas, l'étudiante est donc parfois « forcée de compter sur le tact et la probité d'autrui pour sauver la face » (Goffman, 1974, p. 39). Selon Marie, si ses proches font preuve d'autant de « tact », c'est parce qu'elle ne correspond pas au profil stéréotypé de l'étudiante prostituée.

« Si j'étais super mince, rasée, blonde platine, peut-être que les gens se douteraient plus. Mais moi je rentre pas dans la catégorie corps parfait. Par exemple, je me laisse pousser

*les aisselles. Ma mère se doute qu'il y a un truc pas net, mais elle imaginerait jamais que je me prostitue. Probablement qu'elle pense à des trucs de drogue. **Mes amis, c'est juste qu'ils s'imagineraient jamais je le leur cache, ils croiraient pas que j'ai réussi à ne pas le leur dire alors que je suis une fille qui partage beaucoup.** Après, ils finiraient par mettre les indices ensemble et me croire. J'ai un ami qui sait et il dit " je comprends pas que tes amis catchent pas". » - Marie*

Stéphanie explique d'ailleurs que les membres de sa famille proche font inconsciemment preuve de plus de tact que les membres de sa famille plus lointaine, qui se montrent plus suspicieux·ses.

*« Ceux qui sont trop proches de moi en fait s'en rendent pas compte, c'est vraiment ma famille moins proche qui a beaucoup de soupçons. [Pourquoi ?] Parce qu'honnêtement, **on idéalise toujours nos proches. Ils me voient toujours comme la petite fille, et ils me verront toujours comme ça je pense.** Ça m'arrange parce que j'ai vraiment pas envie que mon activité se sache donc ça m'arrange vraiment qu'ils se voilent la face. » - Stéphanie*

3. L'impact du mensonge sur les relations sociales

Devoir mentir à son entourage au quotidien n'est pas sans incidence sur les relations des étudiantes avec leurs proches. Beaucoup d'entre elles vivent en effet dans l'angoisse que leur activité prostitutionnelle soit découverte (3.1). Le mensonge et l'angoisse qu'il suscite ont souvent pour conséquence un éloignement des étudiantes et de leurs proches (3.2).

3.1. L'angoisse

Toutes les étudiantes qui vivent le mensonge au quotidien ressentent une peur diffuse et permanente que leur secret soit éventé : une telle révélation risquerait de porter un coup fatal à leur relation avec leurs proches. Comme le dit Goffman (1975, p. 83), « le fait d'avoir en soi une déficience ou un vice et de n'en rien dire prend un sens plus profond si les personnes ainsi tenues dans l'ignorance sont des amis et non des inconnus. Car, alors, la révélation nuit non seulement à la situation sociale actuelle, mais aussi aux relations établies. [...] L'ensemble du stigmate et de l'effort accompli pour le dissimuler ou y porter remède se « fixe » en tant que partie de l'identité personnelle ».

Marie vit particulièrement fort ce stress, et a déjà fait des cauchemars dans lesquels ses voisins la démasquaient et lui disaient qu'ils savaient ce qu'elle faisait. Un jour, un homme qui l'avait connue en tant qu'escort l'a trouvée sur Tinder, et avait donc accès à son identité. Ces quelques cas où elle a failli être démasquée ont été extrêmement stressants pour elle. Stéphanie et Judith aussi vivent dans la crainte que leur famille ait vent de leur activité.

« Ce qui me stresse, c'est qu'ils trouvent des photos de moi en ligne ou des choses comme ça, ou des annonces. Là ça va vraiment me stresser, ce serait le pire pour moi, qu'ils voient les photos. Si ça arrivait, je serais gênée, super gênée. » – Stéphanie

« Ça m'ennuie un peu de mentir à ma grand-mère parce que je voudrais pouvoir partager ça avec elle mais c'est pas un truc qui m'empêche de dormir et je sais que ce serait impossible. C'est plus le stress qu'elle puisse le découvrir un jour par hasard qui me fait tout le temps un peu peur. » - Judith

3.2. L'éloignement

Outre l'angoisse qu'il suscite, le mensonge est souvent à la source d'une distanciation entre les étudiantes et leurs proches. Il est en effet très difficile de garder intacte la relation lorsque l'étudiante doit cacher une partie importante de son quotidien.

« Ça m'a éloignée des gens. Je peux pas me faire de vrais amis à l'heure actuelle, parce que je peux pas être honnête à 100%, je peux pas partager certaines choses. [...] Je suis obligée de mentir, de cacher des choses, et j'ai toujours l'impression que quand je suis pas entière avec une personne elle le ressent. Donc ça met un peu un mur entre nous. [...] C'est pas agréable de mentir à une personne qu'on apprécie. Donc je me dis, à la limite, je préfère même moins parler, comme ça j'ai pas à mentir. » - Stéphanie

Goffman parle avec beaucoup de justesse de cette difficulté : « Le contrôle de l'information portant sur l'identité exerce un effet particulier sur les relations. Celles-ci, en effet, exigent souvent que l'on passe un certain temps ensemble, et, plus ce temps est long, plus l'information dépréciative risque de filtrer. [...] [De plus,] toute relation oblige ceux qui l'entretiennent à échanger une quantité convenable de détails intimes sur leurs personnes, en signe de confiance et d'engagement réciproque. Par suite, les relations étroites que l'individu avait avant qu'il n'ait quelque chose à cacher se trouvent nécessairement compromises, manquant d'information partagée. » (Goffman, 1975, p. 106).

En parallèle à l'affaiblissement des relations avec leurs proches, plusieurs étudiantes observent un changement dans leurs cercles d'amitié, et fréquentent davantage de personnes avec lesquelles elles peuvent « être elles-mêmes », notamment d'autres étudiantes prostituées.

« Je côtoie plus de personnes, soit qui font ça, soit qui l'ont fait. Parce que ce sont les seules personnes qui peuvent me comprendre. » - Stéphanie

Si l'éloignement des proches est souvent involontaire et résulte de l'obligation de dissimuler des choses, il arrive cependant que les étudiantes décident intentionnellement de prendre leurs

distances par rapport à leur entourage. Elles craignent en effet de finir par se perdre au milieu de leurs mensonges et de se trahir : plus une étudiante parle d'elle-même, plus elle doit inventer de mensonges, et plus le risque de faux-pas est élevé.

Goffman explique à ce sujet que « l'individu, s'il veut garder le contrôle de son identité personnelle, doit savoir à qui il doit beaucoup d'informations, et à qui il en doit fort peu [...] Il s'ensuit qu'une "mémoire" lui est nécessaire, c'est-à-dire, dans ce cas, une comptabilité mentale précise et à jour des faits passés et présents dont il pourrait devoir la narration à autrui. » (Goffman, 1975, p. 82). Stéphanie donne une illustration parlante de cette difficulté à tenir une « comptabilité mentale » de ses mensonges.

*« À force de mentir tu sais plus en fait. Tu mens tellement à tout le monde, parce que c'était même pas juste à ma famille, je devais aussi mentir à mes amis, **je devais mentir vraiment à tout le monde donc je savais plus qui avait quelle version.** Je me suis rendu compte qu'il fallait pas trop parler. **Je me suis dit "Moins j'en dis, moins je prends de risques de me trahir dans mes mensonges"**. » - Stéphanie*

L'éloignement est difficile à vivre pour les étudiantes, mais aussi pour leurs proches, qui n'ont aucune idée de ce qui se passe mais ressentent ce changement de la relation.

« Une fois, il y avait un anniversaire où tout le monde était allé et moi j'avais un client et du coup j'ai pas été. Une fois ça passe, mais si la personne te dit non à chaque fois et que les excuses te semblent un peu bidon et quand tu lui demandes pourquoi elle t'explique pas trop, ça fait très amie-qui-a-envie-de-se-détacher-du-groupe. Alors que moi c'est pas du tout ça, mais le résultat est le même. » - Marie

Si Marie a parfois du mal à maintenir sa relation avec ses ami·e·s, c'est sa mère qui éprouve le plus de difficulté à comprendre ce qui se passe.

*« Je suis pas quelqu'un qui est très secret de base, vraiment pas, du coup ma mère me dit "Ouais maintenant t'es très secrète" et moi je lui dis "**Ouais mais arrête de me poser plein de questions, de vouloir tant de détails**" et du coup je me ferme un petit peu. Et ma mère elle est là "Eh quoi mais ça va pas bien entre nous ? Pourquoi est-ce que tu veux plus me raconter tes vacances ?". [...] Au retour de mes vacances j'ai passé 3-4 jours rien qu'avec ma mère parce qu'elle a besoin d'être rassurée dans notre relation. **Je veux pas qu'elle ait l'impression que je l'envoie péter alors que c'est pas du tout ça qui se passe.** Ça reste une inquiétude dans le coin de ma tête, plus qu'avant. » - Marie*

Chapitre 3 – La vie sexuelle et affective

Nous avons vu que dans le cadre de leur vie privée, beaucoup d'étudiantes prostituées doivent gérer le stigmate prostitutionnel et maîtriser la représentation mensongère qu'elles jouent devant la plupart de leurs proches. Cependant, même lorsque l'étudiante ne ment pas, son activité prostitutionnelle peut avoir une influence importante sur sa vie de couple (1) et sur ses relations sexuelles privées (2).

1. L'impact de la prostitution sur la vie de couple

Comme vu précédemment, Morgane et Judith sont les seules étudiantes qui sont actuellement en couple. Leur activité prostitutionnelle n'a pas eu d'impact négatif sur leur couple, au contraire : leurs partenaires les assistent même dans l'organisation de leur activité.

« Mes deux copains m'ont aidé à trouver le prénom, à prendre les bons types de photos, à prendre les bons sous-vêtements... » - Judith

Morgane et Ludovic estiment que cette activité a même aidé leur couple, en apaisant la jalousie de Ludovic.

*« [Morgane] Avant, Ludovic était plutôt jaloux, voire possessif. Et à partir du moment où on a commencé à rencontrer [des clients] ça s'est amélioré de ce côté-là, ce qui est pas mal. [Ludovic] Je dirais qu'au début j'étais pas forcément jaloux, mais je n'imaginai jamais que quelqu'un pouvait toucher à ma copine, c'était pas possible. [...] **On se fait encore plus de confiance en voyant qu'on fait ça, qu'on couche avec d'autres gens et qu'on est toujours amoureux.** » - Morgane et Ludovic*

Pour les autres étudiantes, en revanche, la vie de couple semble impossible à conjuguer avec l'activité prostitutionnelle. Charlotte, par exemple, annonce fermement qu'elle n'aura pas de petit-ami tant qu'elle n'aura pas mis fin à son activité à la fin de ses études. Pour Marie, c'est plutôt l'inverse : si elle tombe amoureuse d'une personne qui n'accepte pas son activité, elle envisagera d'arrêter l'escorting, car cacher son activité à son/sa partenaire n'est pas une option à ses yeux.

L'activité prostitutionnelle peut parfois influencer les préférences amoureuses des étudiantes. Certaines d'entre elles recherchent en effet des partenaires avec lesquels il serait possible de poursuivre leur activité prostitutionnelle.

« L'idéal pour moi serait de trouver un mec super déconstruit et qui accepte. Parce que c'est vraiment qu'un travail, c'est pas tromper. Tu peux vraiment scinder les choses, il y a vraiment une frontière énorme. » - Marie

Une autre option, aux yeux de Marie, serait d'être en couple avec quelqu'un qui évolue dans le même milieu qu'elle. Elle est bisexuelle et a beaucoup d'attirance pour une autre escort, avec laquelle elle s'entend très bien : vivre avec cette escort serait une solution idéale à ses yeux.

« Ça résoudrait beaucoup de problèmes, on sait toutes les deux que ce n'est qu'un boulot. C'est pour ça qu'il y a énormément de travailleurs du sexe qui sortent ensemble. » - Marie

L'activité prostitutionnelle peut aussi amener les étudiantes à être attirées par d'autres types de personnes. C'est notamment le cas de Stéphanie, qui ne voudrait plus être en couple avec un étudiant.

« Maintenant je n'aime plus les jeunes garçons, ça ne m'attire plus. Je préfère les hommes plus mûrs. [...] J'ai pas envie de me retrouver avec un bébé en fait, si je suis avec quelqu'un. Et aussi parce que à force de côtoyer des hommes plus âgés, je sais que j'aurais jamais le même type de relation avec un étudiant. » - Stéphanie

Au-delà de la question des partenaires potentiel·le·s, l'activité prostitutionnelle semble influencer (ou être influencée par) la conception du couple. La plupart des filles avec lesquelles j'ai parlé rejettent en effet la structure traditionnelle des relations amoureuses.

« Je pense qu'en fait le mariage monogame c'est une utopie. [...] Ça peut marcher dans un certain nombre de cas, mais je pense qu'il faut être un peu plus ouvert. [...] Je comprends qu'on puisse se dire qu'après un an ou deux avec la même personne qu'on veut aller voir une autre fille. Aujourd'hui je l'accepte, je comprends que c'est un besoin, pas un caprice. C'est un besoin chez l'homme, et je pense aussi chez certaines femmes, comme moi, plus libérées. » - Tina

Tel est également le cas de Judith et Stéphanie. L'activité prostitutionnelle semble se corrélérer, chez les étudiantes, avec une conception différente de la relation amoureuse, et avec un refus de l'exclusivité et de la jalousie, considérées comme inhérentes au modèle amoureux traditionnel.

2. L'impact de la prostitution sur la vie sexuelle

Si les prestations sexuelles professionnelles des étudiantes s'apparentent à du sexe « de la vie de tous les jours », leurs relations sexuelles avec des partenaires privé·e·s sont cependant très

différentes de celles qu'elles ont avec leurs clients. Dans leur intimité privée, en effet, les étudiantes ne se trouvent pas dans l'obligation constante de satisfaire l'autre.

*« D'un point de vue sexuel, avec mes copains je ne suis pas en train de réfléchir à la position sexuelle que je dois avoir pour être la plus séduisante possible, à bien cambrer pour avoir l'air bien sexuelle. **Dans ma vie privée je suis plus égoïste : je pense au plaisir de l'autre mais aussi au mien.** » - Judith*

Marie partage le même ressenti : elle a récemment couché avec son meilleur ami, qui n'est pas au courant de son activité prostitutionnelle. Cet événement n'a rien d'anodin pour elle, et elle a tenu à ce que ce rapport sexuel soit différent de ceux qu'elle a avec ses clients.

*« Je l'ai pas sucé. Avec un client, par contre, ça n'arriverait jamais que je ne le suce pas. Par contre, **j'ai donné plus à mon meilleur ami en termes d'intimité et de ma personne qu'à un client.** [...] Vu que pour moi c'était important, il y a une part de moi qui avait pas envie de le sucer. Parce que la plupart des clients disent que je suce très très bien et en fait, j'avais juste pas envie qu'il se dise "Elle suce trop bien, je suis sûr qu'elle s'est enfilé plein de mecs". **Parce que je suis pas juste une meuf qui suce bien, j'ai pas envie qu'on me revoie juste parce que je suis un super bon coup.** Surtout dans ce cas-là avec lui, ce serait super difficile pour moi qu'il ait envie de coucher avec moi juste pour ça. » - Marie*

Les relations sexuelles privées se voient cependant imposer une série de limitations dues à l'activité professionnelle des étudiantes. Comme nous l'avons vu dans la première partie de ce mémoire, les étudiantes doivent prêter une attention particulière à leur corps car il s'agit de leur principal outil de travail. Marie, par exemple, explique qu'elle ne peut pas autoriser ses partenaires privés à lui faire des suçons ou lui donner des fessées, par peur d'avoir des bleus sur la peau. Judith explique également qu'elle doit faire attention à ce que ses partenaires privés ne la griffent pas, et être vigilante en cas de rapport sexuel (sans préservatif) avec son partenaire.

*« Quelques jours avant un rendez-vous avec un client, il ne peut pas venir en moi, parce que le sperme a une odeur dégueulasse, même si tu te laves, ça reste. Ça, c'est interdit. **Donc même ma vie sexuelle est affectée. Personne ne peut venir en moi trois jours avant un rendez-vous, par exemple.** » - Judith*

La vie sexuelle privée des étudiantes peut aussi être affectée par la baisse de libido que peut entraîner l'activité prostitutionnelle. Les rencontres fréquentes avec les clients peuvent en effet diminuer la fréquence des relations sexuelles privées. Marie, par exemple, explique qu'elle a autant de partenaires privés qu'avant, mais qu'elle les voit moins souvent.

« Ma libido est un peu plus comblée. Je suis pas quelqu'un qui a une grande libido, même si je suis très sexuelle. Si je couche avec deux ou trois mecs différents par semaine ça me suffit. » - Marie

Morgane et Ludovic ont également ressenti cet effet sur leur vie sexuelle :

*« Le seul impact, c'est que **Morgane a beaucoup plus de sexe qu'avant, du coup elle en a besoin de moins.** Entre nous, ça se passe peut-être un peu moins que d'habitude. C'est le seul impact, mais c'est assez logique. Quand on en a assez, on en a assez. » - Ludovic*

Certaines étudiantes ont constaté un autre effet de leur activité sur leur vie sexuelle privée. En effet, l'habitude de monnayer leur temps avec les clients (que ce temps soit consacré à des activités sexuelles ou non) peut rendre difficile voire impossible l'intimité non tarifée.

*« J'ai remarqué que l'argent change beaucoup les gens. Par exemple, quand je passe une soirée avec un homme, que je vais au restaurant avec lui et qu'il paie, ben à côté ça me dérange de voir un homme, de passer une soirée avec lui et de pas être payée. Tu vois ? Parce que ça devient presque normal en fait. [...] C'est pour ça que maintenant par exemple **j'arrive plus à être en couple, parce que j'arrive plus, sans argent j'y arrive vraiment plus.** [...] **Quand tu te fais payer dans le professionnel après dans le privé tu peux plus avoir du sexe gratuitement, c'est plus possible.** » - Stéphanie*

Marie explique également qu'elle trouve parfois ses partenaires sexuels privés ingrats.

*« Quand je rentre de soirée avec un mec, déjà, les chances qu'il soit nul au lit sont grandes ; du coup je me dis que ça va me faire perdre X heures, que je vais mal dormir, que demain j'ai des trucs à faire. Je me fais pas la réflexion avant, mais je suis plus exigeante, si le gars est pas hyper respectueux ou pas très chouette je vais me dire **"Putain mais mec tu sais que normalement on me paie 2100€ pour faire ça, tu mérites pas d'avoir accès à ça, il y a des mecs beaucoup plus sympas que toi qui m'ont payée !"** » - Marie*

Chapitre 4 – Le projet d'études

L'activité prostitutionnelle peut influencer la vie affective et sexuelle des étudiantes. Cependant, ce ne sont pas les seuls aspects de leur vie que celles-ci doivent veiller à préserver : leur projet d'études est également susceptible d'être impacté par leur activité.

La plupart des étudiantes que j'ai interrogées se trouvent actuellement dans une situation difficile en ce qui concerne leurs études. Stéphanie, par exemple, est arrivée en Belgique en cours d'année et se trouve actuellement en plein changement, ce qui complique le suivi de son cursus. Elle explique cependant que son activité prostitutionnelle a eu un impact sur ses études en France.

« Quand j'étais à Paris je me souviens que ça a vraiment impacté mes études, mais dans le mauvais sens. Ça me prenait du temps et c'était fatigant. Parce que tu finis les cours, il faut que t'aïlles chez toi vite te préparer, avant d'aller manger avec un homme, avant de faire des rencontres, c'est fatigant. » - Stéphanie

Morgane est actuellement en interruption d'études, car elle s'est rendu compte que le cursus qu'elle suivait cette année ne l'intéressait pas. Elle reprendra de nouvelles études en septembre et envisage de diminuer voire d'arrêter son activité prostitutionnelle, car elle craint qu'elle puisse porter préjudice à sa carrière future, si cela venait à se savoir. Judith, en revanche, pense que son activité ne nuira pas à ses projets professionnels.

« Je me suis fort posé la question, surtout à un moment où je voulais faire de la politique. Puis je me suis dit que dans tous les cas ça ne pourrait pas être un problème parce que mes revendications personnelles sont pro-sexe. Donc si ça devait se savoir par la suite, ce serait super cohérent avec tout mon parcours intellectuel derrière qui sera de défendre ces choses-là. Je pense même que ça pourrait me servir, ne fut-ce que pour donner une légitimité plus grande aux sujets sur lesquels je travaillerais. » - Judith

Judith estime d'ailleurs que son activité prostitutionnelle est positive pour son parcours universitaire, et l'a aidée à reprendre ses études après plusieurs années difficiles.

*« J'ai eu une maladie neurologique suite à un stress post-traumatique après mon premier viol, ça a créé un problème et j'ai été en chaise roulante pendant 1 à 2 ans. Donc j'ai perdu deux années d'étude. Donc maintenant je suis débordée parce que j'ai tout à passer pour les deux bacs, j'ai 15 examens. Du coup ça se passe pas exactement bien mais c'est pas lié au job. [...] Au contraire, s'il doit y avoir un impact de l'escorting, c'est un impact positif. J'étais serveuse au début de l'année passée, et ça c'était galère, ça me prenait un temps fou. Alors qu'ici vraiment pas, je gagne énormément pour pas énormément de temps passé. **Je trouve que c'est parfait, parce que ça permet de se focaliser sur les études.** [...] Là ça va mieux, j'étudie bien et je sais que je passerai mes examens sans souci. » - Judith*

Marie aussi rencontre quelques difficultés dans le cadre de son parcours universitaire : ses études l'ennuient et elle a beaucoup d'examens à présenter en seconde session. Elle explique s'être beaucoup investie dans le développement de son activité d'escort.

« Je pense que je me suis beaucoup consacrée au boulot parce que je cherchais un moyen de procrastiner. J'en ai marre de mes études, j'ai envie de faire autre chose. [...] Si je rate cette année, je serai même pas triste. Je serai en étalement, je vais gagner plein de temps. Donc l'un dans l'autre si je fais une année de "pause", ça pourrait aussi me faire un peu respirer. » - Marie

Il ressort des témoignages de ces étudiantes que si Marie, Judith, Morgane et Stéphanie rencontrent toutes les quatre des difficultés dans le cadre de leur parcours scolaire, celles-ci ne semblent cependant pas liées à leur activité prostitutionnelle. L'escorting est d'ailleurs considéré par certaines d'entre elles comme un soutien dans le cadre de leurs études : tel est notamment le cas de Judith. Marie indique cependant que l'escorting peut être de nature à la dissuader de s'impliquer davantage dans ses études.

« En ce moment mes études me font chier, alors me dire que je devrais encore passer deux ans à me faire chier pour un job où je gagnerai moins d'argent et où j'aurai moins de temps libre, c'est pas motivant. » - Marie

Chapitre 5 – Tout arrêter ?

Parler de la prostitution étudiante et de son impact sur les relations sociales des étudiantes implique également de poser la question de la fin de cette activité. Les étudiantes projettent toutes d'y mettre fin un jour, pour différentes raisons. La plupart voient la prostitution comme une source de revenus durant leurs études : elles prévoient donc de cesser leur activité lorsqu'elles auront trouvé leur premier travail et ne ressentiront plus ce besoin financier.

« Une fois que j'aurai terminé mes études, trouvé un travail etc. je pense que j'arrêterai [...] Je peux trouver un autre travail à côté maintenant, mais je pense que je vais continuer tant que j'ai pas une bonne raison d'arrêter, je continuerai à côté parce que ça permet de financer des trucs que tu peux pas financer autrement en fait. » - Stéphanie

Morgane et Ludovic, quant à eux, projetaient d'arrêter leur activité prostitutionnelle en juillet ou de la poursuivre une fois par mois. Je n'ai cependant pas réussi à entrer en contact avec eux/elles afin de leur demander s'ils/elles avaient effectivement mis fin à leur activité. Leur absence de réponse sur le numéro professionnel de Morgane signifie peut-être que tel est bien le cas.

Marie et Judith n'envisagent pas de se prostituer toute leur vie, mais prévoient d'exercer encore cette activité pendant plusieurs années, y compris lorsqu'elles auront achevé leurs études.

*« La grosse différence entre moi et d'autres étudiants prostitués, c'est que moi je le fais pas pour financer mes études, donc il n'y a pas de raison que je m'arrête à la fin de mes études. Donc ce ne serait pas un problème pour moi de continuer après mes études. Je me suis dit que **je continuerai ça tant que ça me plaît, tant que ça m'apporte des choses positives**. Dans le futur, je pourrais le voir comme un loisir, ne pas compter dessus pour payer mon loyer. » - Marie*

« À mon avis je vais le faire encore 10 ans, et même probablement plus longtemps. Je m'arrêterai le jour où financièrement ce sera plus nécessaire. Moi ce que je voudrais faire, c'est de la recherche sur le genre, je voudrais étudier à Oxford et là ça pourrait m'aider parce que la vie est beaucoup plus chère. Et je voudrais pas avoir un job sur le côté qui me prendrait du temps de la recherche. [...] J'arrêterai quand j'aurai fini ma recherche et que je serai prof d'unif – quand la vie sera établie sur le long terme, donc probablement pas avant 10 ans. » - Judith

Certaines circonstances particulières pourraient toutefois les faire arrêter avant cela. Pour Marie, il est certain que si son activité est dévoilée et que sa famille l'apprend, elle y mettra fin. Judith, quant à elle, estime qu'elle arrêtera si elle est en couple avec quelqu'un qui vit très mal son activité.

Cesser de se prostituer n'est cependant pas une chose aisée. Marie, par exemple, avait prévu d'arrêter après ses examens en juin, parce qu'elle consacrait trop de temps à l'escorting. Elle a cependant décidé de continuer, en essayant de mieux gérer son temps et de s'organiser pour consacrer plus de temps à sa vie privée. Quand Marie mentionne la possibilité de mettre fin à son activité prostitutionnelle, elle évoque les opportunités que lui offre cette profession, notamment au niveau financier.

« Une escort russe m'a dit la semaine dernière que son plus gros pourboire c'était 10.000€. Ça fait rêver ! » - Marie

L'argent n'est cependant pas la seule motivation de Marie : plus que ses revenus, ce qui fait à ses yeux l'intérêt de l'escorting, ce sont les voyages et les rencontres.

« Je vais partir à Vancouver avec un client bientôt, et au festival de Cannes. Je vais rencontrer des gens intéressants, d'autres escortes, etc. Les sommes impressionnantes d'argent sont une des opportunités, mais c'est vraiment pas mon axe principal. » - Marie

Conclusion

Ce travail avait pour objectif de répondre, en se fondant sur une enquête de terrain, à la question de recherche suivante : « **Comment les étudiantes prostituées incarnent-elles et font-elles coexister les différents rôles sociaux de leur quotidien ?** », en gardant pour fil conducteur la métaphore dramaturgique d'Erving Goffman.

Dans la première partie de ce mémoire, j'ai montré que l'étudiante qui se prostitue doit faire l'apprentissage d'un nouveau rôle social, celui de « l'étudiante prostituée », ainsi que des codes qui y correspondent. Elle utilise pour ce faire différentes sources d'information, telles qu'internet et les conseils d'autres prostituées. Souvent, elle se forme aussi auprès de « partenaires-instructeurs » tels que ses clients, qui lui apprennent inconsciemment les normes auxquelles elle doit se conformer.

J'ai ensuite abordé la préparation de l'étudiante avant sa rencontre avec le client. Cette préparation est en partie physique : l'étudiante revêt le costume, ou la « façade », de la prostituée qu'elle incarne. Cette préparation implique, pour beaucoup d'étudiantes, un contrôle permanent de leur corps, qui constitue leur principal outil de travail et doit être préservé de toute marque disgracieuse. La préparation est aussi psychologique : les étudiantes doivent se mettre dans le bon état d'esprit pour rencontrer leurs clients, et entrer dans leur personnage prostitutionnel. Elles sont nombreuses à opérer cette transition par le biais de rituels symboliques : vêtements « de travail », douche, maquillage, changement de comportement... La plupart des étudiantes vivent d'ailleurs de manière très explicite ce changement de rôle.

J'ai terminé la première partie de ce mémoire en parlant de la représentation, c'est-à-dire de la rencontre avec le client. Cette rencontre se compose d'un acte non-sexuel, au cours duquel l'étudiante apprend à connaître son client, détermine si elle a envie de le revoir, et commence à le séduire ; ainsi que d'un acte sexuel. Durant l'entièreté de la représentation, l'étudiante doit incarner le rôle de « l'étudiante prostituée » face à son client. Elle doit se montrer enjouée, naïve, fraîche, innocente, et faire croire au client qu'elle entretient une relation sincère avec lui. Certaines étudiantes ressentent parfois le besoin de faire une pause au cours de la représentation, afin de reconstituer leur personnage en coulisses.

La seconde partie de mon mémoire concernait le rôle qu'incarne l'étudiante dans sa vie privée, lorsqu'il n'est pas question pour elle d'agir comme une prostituée mais au contraire comme une jeune femme ordinaire, une « non-prostituée ». J'ai d'abord montré que la plupart des étudiantes

découvrent rapidement que leur activité prostitutionnelle est entachée d'un stigmaté aux yeux des autres. Il me semble d'ailleurs qu'il s'agit là d'une cause importante de l'impact négatif de l'activité prostitutionnelle sur la vie privée des étudiantes. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cependant, la majorité des étudiantes de mon échantillon portent un regard positif sur leur activité, et prennent le contrepied du stigmaté prostitutionnel. Ce regard négatif de la société sur leur activité amène cependant les étudiantes à choisir entre mentir à leurs proches sur leur activité prostitutionnelle, ou au contraire la leur révéler. Cette question se pose différemment pour le/la partenaire amoureux·euse, pour les ami·e·s et pour la famille : si les étudiantes ne cachent pas leur activité à leur partenaire, et se confient à quelques ami·e·s proches, aucune en revanche ne souhaite que sa famille apprenne son activité.

J'ai ensuite abordé la question du mensonge au quotidien. Lorsque les étudiantes mentent à leurs proches, le rôle qui était jusque-là le plus naturel pour elles (celui d'être « elles-mêmes ») devient une forme d'imposture. Pour la majorité d'entre elles, les événements les plus banals, tels que parler de son job étudiant ou raconter ses vacances, deviennent autant de pièges dans lesquels elles doivent veiller à ne pas tomber. Cette vigilance constante impacte négativement les relations sociales de nombreuses étudiantes : elles vivent dans l'angoisse d'être démasquées, et certaines décident de se fermer à leur entourage, de peur de faire un faux-pas. Elles doivent dès lors faire face à l'incompréhension et la tristesse de leurs proches, qui ne comprennent pas les raisons de cet affaiblissement de leur relation.

Après avoir développé la thématique du mensonge, je me suis penchée sur l'impact de la prostitution sur la vie affective et sexuelle des étudiantes. Il est difficile pour la plupart d'entre elles de vivre en couple, car cacher leur activité prostitutionnelle à un·e partenaire amoureux·se se révèle pratiquement impossible, et peu de personnes semblent prêtes à entamer une relation de couple avec une étudiante qui se prostitue. La plupart des étudiantes ne prévoient donc pas d'entamer une relation amoureuse avant d'avoir mis fin à leur activité prostitutionnelle, à moins de trouver un·e partenaire acceptant cette activité. Leur activité semble d'ailleurs corrélée à une conception particulière du couple : la plupart d'entre elles estiment en effet que la monogamie est un modèle utopique, et ne souhaitent pas s'inscrire dans ce schéma traditionnel.

La vie sexuelle des étudiantes est également affectée par leur prostitution. Si les relations sexuelles privées sont très différentes de celles que les étudiantes ont avec leurs clients, elles peuvent cependant diminuer de fréquence en raison de l'activité prostitutionnelle. Plusieurs étudiantes relèvent en effet une baisse de leur libido dans le cadre de leur vie privée, liée à la satisfaction de cette libido dans le contexte professionnel. L'intimité non tarifée peut également constituer en elle-

même un objet de frustration : certaines étudiantes expliquent qu'elles n'ont plus envie de coucher avec des hommes gratuitement.

Pour terminer ma recherche, j'ai posé la question de la fin de l'activité prostitutionnelle. La plupart des étudiantes envisagent de poursuivre cette activité jusqu'à ce qu'elles aient achevé leurs études et trouvé un emploi. Quelques-unes projettent cependant de continuer encore plusieurs années après leurs études, en raison des opportunités qu'offre cet emploi : des revenus importants, en peu de temps, et des occasions de voyager et de faire des rencontres. Face à ces incitatifs importants, l'éventuel affaiblissement des relations sociales des étudiantes avec leurs proches ne convainc généralement pas les étudiantes de mettre fin à leur activité.

Nous l'avons vu, la métaphore dramaturgique d'Erving Goffman se prête particulièrement bien à l'étude de la prostitution étudiante. Cependant, pour citer une dernière fois Goffman, je dirai qu'il faut « abandonner ici le langage et le masque du théâtre. Les échafaudages, après tout, ne servent qu'à construire d'autres choses, et on ne devrait les dresser que dans l'intention de les démolir » (Goffman, 1973a, p. 240). Ce mémoire a utilisé la dramaturgie comme prétexte théorique pour l'étude des relations sociales des étudiantes prostituées. C'est là le véritable objet de ma recherche. Il me faut à présent laisser de côté les notions de rôle, de coulisse, de façade, de public et de représentation : ce ne sont là que des fictions qui m'ont permis de mieux approcher mon sujet d'étude.

J'aimerais, pour conclure, mettre en évidence les trois principales limites de ma recherche, qui constituent également des pistes en vue de futures recherches sur le sujet. Premièrement, j'ai constitué mon analyse sur base de sept entretiens avec des étudiantes prostituées : mon échantillon ne peut donc en aucun cas être représentatif. Il souffre de plus d'un certain nombre de biais. J'en ai en effet exclu les hommes, les femmes non-francophones et, inévitablement, les étudiantes qui ne souhaitaient pas répondre à mes questions. Il est vraisemblable que ce type d'étudiant·e·s prostitué·e·s portent un regard différent et peut-être plus négatif sur leur activité que mon échantillon. Je regrette également de n'avoir pu rencontrer face à face que deux étudiantes, et d'avoir dû mener mes autres entretiens via Skype : ici encore, les résultats de ma recherche auraient peut-être été différents s'il en avait été autrement.

La deuxième grande limite de ma recherche, selon moi, réside dans l'interprétation limitée de ses résultats. Il s'est en effet avéré difficile de fournir une réflexion scientifique complexe sur la prostitution étudiante, en l'absence de littérature sur le sujet. L'interactionnisme symbolique m'a fourni une base théorique extrêmement intéressante pour envisager ce phénomène, et les articles socio-anthropologiques sur la prostitution m'ont permis de dresser certains parallèles entre la

prostitution étudiante et la prostitution « professionnelle ». Cependant, je pense que la quasi-absence de recherches sociologiques ou anthropologiques sur la prostitution étudiante ont limité la profondeur de mon analyse.

Enfin, la troisième limite de ma recherche est qu'elle n'a porté que sur les étudiantes elles-mêmes, et non sur leurs clients. J'ai partiellement abordé le sujet lorsque j'ai parlé des attentes des clients et de leur fantasme de la jeune étudiante innocente et enjouée. Je pense cependant que la question des clients peut en elle-même nourrir de passionnantes réflexions, et constitue une piste à creuser pour de futures recherches.

Bibliographie

Aalbers, M. B. (2005). Big Sister Is Watching You! Gender Interaction and the Unwritten Rules of the Amsterdam Red-Light District. *The Journal of Sex Research*, Vol. 42, No. 1, pp. 54-62.

Allison, A. (2009). *Nightwork : sexuality, pleasure, and corporate masculinity in a Tokyo hostess club*. University of Chicago Press.

Bonitto, C. (2007). Goffman et l'ordre de l'interaction : un exemple de sociologie compréhensive. *Philosophie*, pp. 31-48.

Chancer, L. S. (1993). Prostitution, Feminist Theory, and Ambivalence : Notes from the sociological Underground. *Social Text*, No. 37, pp. 143-171.

Clouet, E. (2008). *La prostitution étudiante à l'heure des nouvelles technologies de communication*. Paris: Max Milo.

Darley, M. (2007). La prostitution en clubs dans les régions frontalières de la République tchèque. *Revue française de sociologie*, Vol. 48, No. 2, pp. 273-306.

Delory-Momberger, C. (2008). La prostitution est un métier. Paroles croisées. *Sociétés*, No. 99, pp. 61-72.

Dequière, A.-F. (2011). Les étudiants et la prostitution : entre fantasmes et réalité. *Pensée plurielle*, no. 27, pp. 141-150.

Dorlin, E. (2003). Les putes sont des hommes comme les autres. *Raisons politiques*, n°11, pp. 117-132.

Garfinkel, H. (2007). *Recherches en ethnométhodologie*. Paris: Presses Universitaires de France.

Goffman, E. (1973a). *La mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 1. La présentation de soi. Paris: Les Ed. de Minuit.

Goffman, E. (1973b). *La mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 2. Les relations en public. Paris: Les Ed. de Minuit.

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris: Les Ed. de Minuit.

- Goffman, E. (1975). *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*. Paris: Les Ed. de Minuit.
- Hochschild, A. R. (1983). *The Managed Heart*. Berkeley: University of California Press.
- Kaufmann, J.-C. (2011). *L'entretien compréhensif*. Armand Colin.
- Le Breton, D. (2004). *L'interactionnisme symbolique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Matthews, R. A., & O'Neill, M. (2003). *Prostitution*. Ashgate Publishing Group.
- Mayer, S. (2013). Prostitution de rue féminine. Du client d'un soir à l'homme ressource. *Ethnologie française, Vol. 43*, pp. 451-460.
- Pinto, L. (1988). Goffman Erving, Façons de parler. *Revue française de sociologie, Vol. 29, No. 4*, pp. 696-700.
- Pryen, S. (2002). Prostitution de rue : le privé des femmes publiques. *Ethnologie française, Vol. 32*, pp. 11-18.
- Robert, R., Sanders, T., Myers, E., & Smith, D. (2010). Participation in sex work: student's views. *Sex Education, Vol. 10, No. 2*, pp. 145-156.
- Roberts, R., Bergström, S., & La Rooy, D. (2007). Sex work and students: an exploratory study. *Journal of Further and Higher Education, Vol. 31, No. 4*, pp. 323-334.
- Roberts, R., Bergström, S., & La Rooy, D. (2007). UK Students and Sex Work: Current Knowledge and Research Issues. *Journal of Community & Applied Social Psychology, Vol. 17*, pp. 141-146.
- Roberts, R., Jones, A., & Sanders, T. (2013). Students and sex work in the UK: providers and purchasers. *Sex Education, Vol. 13, No. 3*, pp. 349-363.
- Sagar, T., Jones, D., Symons, K., Tyrie, J., & Roberts, R. (2016). Student involvement in the UK sex industry : motivations and experiences. *The British Journal of Sociology, Vol. 67, No. 4*, pp. 697-718.
- Sanders, T. (2005). "It's just acting" : Sex workers' Strategies for Capitalizing on Sexuality. *Gender, Work and Organization, Vol. 12, No. 4*, pp. 319-342.

Découverte par le grand public lors de l'apparition des camions publicitaires « Rich Meet Beautiful » près des universités et hautes écoles en septembre 2017, la prostitution étudiante est un phénomène encore très peu étudié en Belgique.

Ce mémoire étudie les relations sociales des étudiantes prostituées sous l'angle de la métaphore dramaturgique d'Erving Goffman. L'étudiante est ici considérée comme une actrice que l'entrée dans la prostitution amène à apprendre un nouveau rôle : celui de la prostituée. En parallèle, sa vie privée devient le théâtre d'une nouvelle représentation, au cours de laquelle elle doit jouer, dans une forme d'autopersonnification d'elle-même, le rôle de l'étudiante ordinaire qu'elle est censée être : c'est son rôle de « non-prostituée ».

Ce mémoire, basé sur des entretiens réalisés avec sept étudiantes prostituées, entreprend de répondre à la question suivante : « **Comment les étudiantes prostituées incarnent-elles et font-elles coexister les différents rôles sociaux de leur quotidien ?** ».

Mots-clés : prostitution étudiante – dramaturgie – rôles sociaux – interactionnisme symbolique